LES FIANCÉS

D'ALBANO

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

M. ADOLPHE D'ENNERY

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la GAITÉ, le 23 janvier 1858.

10





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 bis

1858

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

76089

Distribution de la Pièce.

MARIO VITERBI......................	MM. LAFERRIÈRE.
LE CHEVALIER DE MONTFLEURY, lieutenant aux gardes..................	PAULIN MÉNIER.
DELMONTE, frère de Stefana..........	GOUGET.
LEONE VITERBI, père de Mario........	CLÉMENT JUST.
MICAEL, fils de Leone................	CHARLES LEMAITRE.
BRISQUET, valet du chevalier..........	FRANCISQUE jeune.
PAOLO FREDIANO, père d'Andrea......	FAILLE.
LE PODESTAT......................	JULLIAN.
PIETRO, fils de Leone................	GASTON.
GIACOMO, idem....................	LEQUIN.
UN SERVITEUR DE FREDIANO........	THIERRY.
UN SERVITEUR DE LEONE VITERBI..	AUBRY.
ANDREA, fille de Frediano............	Mmes MALVAU.
STEFANA, sœur de Delmonte..........	LAGIER.
GINEVRA, servante de Stefana.........	LAGRANGE.
PAULA, servante d'Andrea.............	LÉLIA.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, GARDES, HOMMES DE JUSTICE, PARENTS DES VITERBI.

La scène se passe en Calabre (1720).

NOTA. S'adresser, pour la mise en scène, à M. CABOT, régisseur général au théâtre de la Gaîté.

LES FIANCÉS D'ALBANO

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de la maison des Viterbi.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MICAEL, PIETRO, LEONE VITERBI, GIACOMO, et SIX AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE.

(Au lever du rideau, tous les membres de la famille sont assemblés et tiennent conseil. Chacun des hommes est armé d'une carabine.)

VITERBI.

La haine des Frediano, qui semblait assoupie pour longtemps, vient de se réveiller, ils s'arment.

TOUS.

Ils s'arment!...

VITERBI.

J'en ai la certitude, et je me félicite de vous voir réunis, car le moment est venu de se compter et d'agir. Mon père, vous ne l'avez pas oublié, fut la première victime des Frediano; la vengeance, il est vrai, suivit d'assez près le meurtre ; mais depuis, trois des nôtres ont été frappés : l'inimitié de nos ennemis devrait être satisfaite; c'est cependant d'eux aujourd'hui que vient encore la menace. Ils ont juré notre extermination.

MICAEL, se levant.

Donnez le signal, mon père, chacun de nous est prêt à mourir pour la cause commune.

TOUS, se levant.

Oui, oui, donnez le signal.

PIETRO.

Sommes-nous au complet?

VITERBI.

Mario Viterbi, l'aîné de mes fils, est retenu au monastère qu'il ne doit quitter que dans quelques jours.

MICAEL.

Je combattrai pour deux, l'absence de mon frère ne se fera pas sentir.

VITERBI.

D'ailleurs, j'attends aujourd'hui même une personne qui remplacera dignement Mario : elle arrive de France.

GIACOMO.

Un étranger?

VITERBI.

Un allié de notre famille : Montfleury, lieutenant aux gardes du roi Louis XV; son père avait épousé jadis une Viterbi, la nièce de mon père.

PIETRO.

Ses mœurs ne sont pas celles de notre Calabre... Ces Français ont des querelles qui leur ressemblent : elles sont légères et ne laissent après elles que la blessure d'un jour.

VITERBI.

Tu te trompes, Pietro, sur le compte de notre parent..... ses duels ont coûté la vie à plusieurs de ses ennemis et lui ont valu l'exil qui le conduit parmi nous.

PIETRO.

Ah!

MICAEL.

Prends garde : il est, dit-on, très-susceptible; aie soin de t'observer en sa présence et garde la mesure.

PIETRO, avec dédain.

Eh bien! nous le jugerons!

UN SERVITEUR, entrant.

M. de Montfleury demande si le maître veut le recevoir.

VITERBI.

Qu'il entre. (Le serviteur sort.)

SCÈNE II.

Les mêmes, LE CHEVALIER DE MONTFLEURY.

LE CHEVALIER.

Messieurs et Mesdames... je vous présente... Tiens! ce drôle m'avait dit que toute la famille était réunie.

VITERBI.

Elle l'est en effet.

LE CHEVALIER.

Comment? il n'y a donc que des hommes, dans cette famille-là?

PIETRO.

Nous nous occupons d'affaires graves, les femmes ne doivent pas être ici.

LE CHEVALIER.

Très-bien... où sont-elles?... je vais leur présenter mes hommages.

PIETRO, avec dédain.

Les femmes! que vous avais-je dit?

LE CHEVALIER.

Plaît-il?...

GIACOMO.

Vous aviez raison, Pietro.

LE CHEVALIER.

Vous dites?

GIACOMO.

Moi? rien.

LE CHEVALIER.

Ah! (A Pietro.) et vous?

PIETRO.

Rien.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure! nous y reviendrons. Vous êtes surpris, je le vois, de ce que mon premier mot est pour les femmes.... Je m'en étonne moi-même, tant elles m'ont maltraité; mais je suis incorrigible : je les adore, moi..... qu'elles ont complétement ruiné.

MICAEL.

Ruiné!

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus pour tout bien que ce que je porte sur moi, il n'y a plus que mon tailleur qui me fasse crédit, et, de tous mes laquais, il ne m'en reste qu'un, un seul, que je garde... parce que je ne peux pas le payer pour le mettre à la porte. Les mauvaises langues ont dit que c'était à table, ou bien au jeu et en brillantes toilettes, que j'avais dissipé ma fortune... Erreur! c'était pour les femmes. Pourquoi boit-on, si ce n'est pour paraître plus gai, plus spirituel aux femmes?..... Pourquoi les brillants habits, si ce n'est pour qu'elles nous trouvent plus beaux?..... ou moins laids?.... et quand on joue enfin, c'est pour regagner de quoi boire, de quoi se parer et de quoi plaire aux femmes. L'amour, mes chers parents, c'est le père des sept péchés capitaux, et la femme est leur mère.

VITERBI.

Pardon, nous sommes réunis, on vous l'a dit, pour affaires sérieuses.

LE CHEVALIER.

J'entends! lequel de vous, Messieurs, est Leone Viterbi?

VITERBI.

Moi.

LE CHEVALIER.

Cousin, vous m'avez écrit que la famille Viterbi, à laquelle j'appartiens...

PIETRO, avec dédain.

Par les femmes...

LE CHEVALIER, allant à lui et se frottant le menton en le regardant de près.

Par les femmes, oui... (A Viterbi.) Vous m'avez donc écrit que cette honorable famille avait besoin d'un cœur et d'un bras....., Je vous les apporte. De quoi est-il question?

VITERBI.

D'une inimitié qui divise, depuis quinze ans, les Viterbi et les Frediano.

LE CHEVALIER.

Quinze ans!.. Comment! vous laissez vieillir ces choses-là si longtemps, vous autres?

MICAEL, avec dédain.

Il n'en est pas de même en France?

LE CHEVALIER.

Non : en France, les haines sont comme les fruits qui s'amollissent et qui tombent en vieillissant.

VITERBI.

En Calabre, au contraire, chaque année les fortifie; les racines en sont profondes et vivaces : le sang les arrose.

LE CHEVALIER.

Très-bien! c'est une manière d'envisager la chose, mais ce n'est pas tout à fait la mienne.

PIETRO.

Pardieu! j'en étais sûr...

LE CHEVALIER.

Encore!

PIETRO.

Je ne me trompais pas sur son compte.

LE CHEVALIER.

Ah! dites-donc, vous m'ennuyez, vous!

PIETRO.

Vous dites?

LE CHEVALIER, bas.

Je vous dis que vous m'ennuyez, que je vous attendrai ce soir, en face, dans le verger... nous y causerons un instant... et vous ne m'ennuierez plus demain. (Haut.) Continuons : ma manière, à moi, serait d'en finir d'un seul coup.

TOUS.

Comment?

VITERBI.

A la bonne heure.

TOUS.

Parlez!

MICAEL.

Oui, parlez, cousin.

LE CHEVALIER.

Combien sommes-nous de Viterbi?..

VITERBI.

Douze.

LE CHEVALIER.

Alors, comptez sur onze.

TOUS.

Onze!

MICAEL.

N'êtes-vous pas des nôtres ?

LE CHEVALIER.

Si fait... mais c'est Monsieur qui n'en sera plus. (Il montre Petro.)

PIETRO, avec dédain.

Moi !

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis un homme d'honneur, et je vous donne ma parole que vous n'en serez plus.

TOUS.

Ah ! ah !

LE CHEVALIER, avec calme.

J'achève ma proposition. Nous sommes onze Viterbi ; envoyons autant de cartels aux Frediano. Demain nous serons vingt-deux sur le pré, vingt-deux bonnes épées qui étincelleront au soleil, qui se croiseront loyalement, et quand elles auront travaillé en tout honneur et en toute conscience, elles rentreront au fourreau. Puis ce qu'il restera de vivant parmi les Viterbi tendra une main amie à ce qu'il restera de Frediano. On se donnera le baiser de paix, et la vieille haine sera ensevelie avec ceux qui seront morts dans le combat. Qu'est-ce que vous dites de cela, Messieurs ?

VITERBI.

Les nôtres n'ont pas péri en duel, mais en vendetta. Nous tuerons les leurs comme ils ont tué les nôtres.

LE CHEVALIER.

Ah ! bon ! la vendetta !.. des embûches ! le guet-apens !..

VITERBI.

N'importe de quel côté vienne le coup, pourvu qu'il abatte l'adversaire.

LE CHEVALIER.

Mais votre vengeance, nuit et jour à l'affût, est un calcul de lâches...

TOUS.

De lâches !..

VITERBI.

C'est la prudence patiente des hommes qui savent haïr.

LE CHEVALIER.

Votre haine, ainsi savourée goutte à goutte, est un poison lent qui consume.

GIACOMO.

Vous êtes fou, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous m'ennuyez aussi, vous, dites-donc ! (Avec force.) A quoi servent, je vous prie, les tribunaux et les juges avec vos horribles vendetta, si vous remplacez le magistrat par la carabine et la sentence par le poignard ?

GIACOMO, bas à un autre.

Décidément ce Français est venu pour nous moraliser. (Il sourit.)

LE CHEVALIER.

Dites-donc, vous riez de ce que je viens de dire, vous...

GIACOMO.

Moi?..

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vous riez... je l'ai vu.

GIACOMO.

Du tout, du tout, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Alors, j'en ai menti?.. Vous m'en rendrez raison.

TOUS.

Oh!...

LE CHEVALIER, à part.

Ce sont de vrais sauvages que ces gens de la Calabre. (Haut.) Mais pas un grain de notre belle civilisation n'a donc pénétré jusqu'à vous? J'arrive, je m'étonne de ces mœurs féroces, et celui-ci... (Montrant Pietro.) me force de l'appeler en duel! Je veux prêcher la paix, ou du moins conseiller des moyens moins horribles, et celui-là... (Montrant Giacomo.) m'insulte et va me forcer à le tuer!.. Eh bien! puisque ce n'est rien pour vous que la vie d'un homme, puisqu'au lieu d'invoquer les lois et la justice vous ne faites appel qu'au poignard, puisque le sang de vos pareils ne tache pas vos consciences, je ne suis pas des vôtres, et je vous dis : Adieu!.. allons nous battre, Messieurs... (Il va pour sortir, suivi de Pietro et de Giacomo.)

MICAEL, lui prenant le bras.

Arrêtez... je ne souffrirai pas...

LE CHEVALIER, se dégageant.

Vous ne souffrirez pas... je vous aime, vous... je ne vous connais pas encore, mais je vous aime déjà.

MICAEL.

Eh bien, je vous supplie, chevalier, de renoncer...

LE CHEVALIER.

Tout ce que vous voudrez, cousin. Messieurs, je renonce à notre duel... (Bas, en passant entre eux deux.) pour le moment; ce sera pour tout à l'heure.

VITERBI.

Vous blâmez l'âpreté de nos mœurs... vous condamnez nos vengeances... vos duels sont-ils moins coupables que nos vendetta?

LE CHEVALIER.

Allons donc!.. on vous a tué votre père ou votre oncle, vous pouvez demander justice, et les tribunaux sont là pour vous la rendre; mais un homme me coudoie, ou bien me rit au nez, que diable! je ne peux pas le traîner devant les tribunaux : les

lois ne me vengeront pas, et je suis bien forcé de le tuer moi-même.

VITERBI.

Un dernier mot, chevalier. Demain nous déclarerons la vendetta, serez-vous avec nous?

LE CHEVALIER.

Non, non, jamais!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIO.

MARIO, entrant.

J'y serai, moi, mon père!..

TOUS.

Mario!..

MARIO.

Oui, Mario! (Il embrasse Micaël.) Bonjour, frère!.. (S'approchant de Viterbi.) Père, tu m'as écrit: « La vendetta recommence et « le sang va couler; prie Dieu pour le triomphe de notre cause, « pour le succès de nos armes; prie pour ceux qui vont mou-« rir. » J'ai accompli ta volonté, mon père: je me suis prosterné au pied de l'autel, j'ai prié du fond de l'âme pour ceux qui vont combattre, et je suis venu pour combattre avec eux.

MICAEL.

Bien! frère, bien!

VITERBI.

Je reconnais là le sang d'un Viterbi. Le Ciel t'envoie dans nos rangs et je lui rends grâce.

LE CHEVALIER.

Jeune homme, votre but est odieux, mais vos sentiments sont nobles. Je ne puis vous approuver, mais je vous admire.

MARIO.

Quel est cet étranger?

MICAEL.

Un parent éloigné, M. de Montfleury.

VITERBI.

Amis, que chacun aille faire ses adieux à sa femme, à ses enfants, et se retrouve ici dans une heure.

LE CHEVALIER, bas à ses deux adversaires.

Messieurs, je suis à vous... passez donc, je vous en supplie... (Ils sortent suivis de tous les autres. Viterbi avant de s'éloigner serre la main de ses deux fils.)

SCÈNE IV.

MARIO, MICAEL.

MARIO.

Mon cher Micaël, je suis heureux de te revoir, nous ne nous quitterons plus.

MICAEL.

Ma joie est égale à la tienne, frère; mais ne regretteras-tu rien de ta vie passée?

MARIO.

Passée... au couvent! Non, non... sois tranquille.

MICAEL.

D'ailleurs, je serai ton guide, ton conseil...

MARIO.

C'est cela. Tu m'apprendras... tout ce qu'on ignore au monastère. Es-tu amoureux?

MICAEL, *étonné.*

Amoureux?.. quoi! tu sais ..

MARIO.

Qu'il y a des anges sur la terre ainsi que dans le ciel. Comment est-il, ton ange, à toi? brun, blond, grand ou petit?..

MICAEL.

En vérité, Mario, je suis tout surpris, et je ne sais que répondre.

MARIO.

Ne me réponds pas, je devinerai. Dans notre enfance, je m'en souviens, nos jeux, nos plaisirs, nos goûts étaient les mêmes...

MICAEL.

Tu dis vrai.

MARIO.

Et, je le gagerais, celles que nous aimons se ressemblent.

MICAEL.

Tu aimes quelqu'un?... toi!

MARIO.

Oui, elle a dix-neuf ans... comme la tienne... n'est-ce pas?

MICAEL.

Oui.

MARIO.

Ah! tu le vois bien! tu es amoureux aussi!..

MICAEL.

Et de la plus adorable des femmes!

MARIO.

Comme la mienne!

MICAEL.

De grands yeux noirs qui inspirent à la fois le respect et l'amour... une taille imposante et gracieuse...

MARIO.

Comme la mienne!

MICAEL.

Une voix qui résonne à l'oreille comme la musique la plus suave, et qui vous remplit le cœur de l'émotion la plus douce.

MARIO.

Comme la mienne! toujours comme la mienne! Tiens, embrasse-moi, il me semble que tu me parles d'elle!..

MICAEL.

Je la crois étrangère, car pour la première fois je l'ai vue à la fête du saint patron de notre village, il y a un mois environ.

MARIO.

Moi, je la voyais chaque dimanche, à la chapelle du cloître, où elle venait prier. Un jour, elle a cessé d'y paraître... il y a un mois à peu près... et je ne l'ai plus revue. Depuis ce temps, je ne pense plus, je ne vis plus; le cloître est pour moi un tombeau ; et si je suis accouru, en apprenant le réveil de nos luttes de famille, ce n'est pas seulement pour me retrouver près de mon père et près de toi, ce n'est pas seulement pour prendre ma part de vos dangers : Là-bas, me disais-je, est le monde qu'elle habite, le sol qu'elle foule sous ses pas et l'air qu'elle respire... partons !.. et une fois en route, il me semblait que j'allais la rencontrer à chaque détour du chemin... je préparais d'avance les phrases que j'allais lui dire !.. Tu m'écoutes avec étonnement... tu souris!.. Tu vois à quel point je suis fou, ou plutôt à quel point je l'adore !..

MICAEL.

J'aime trop moi-même pour ne pas te comprendre. (On entend des cris au loin.)

MARIO.

Écoute !..

MICAEL.

Que se passe-t-il donc?..

MARIO.

On appelle au secours !..

MICAEL, regardant par la fenêtre.

C'est une femme dont le cheval s'est emporté... il l'entraîne vers les roches Noires...

MARIO.

Vers le précipice !..

MICAEL, regardant de nouveau.

Ah!.. grand Dieu!.. c'est... Prie pour moi, frère...

MARIO.

Que vas-tu faire?..

MICAEL.

Prie pour moi !.. (Il saute par la fenêtre.)

MARIO.

Ah! Micaël! Micaël!... Il court au-devant d'elle... il se place sur sa route!... mais le cheval le foulera aux pieds !.. Non !.. il s'attache à sa crinière... il le saisit aux naseaux... le cheval furieux les emporte tous deux !.. Mon Dieu !.. mon Dieu !.. et le précipice... le précipice est là !... (Apercevant une carabine.) Ah! guidez ma main, Seigneur !.. (Il couche en joue et tire, puis il tombe agenouillé.) Qu'ai-je fait?.. ai-je tué mon frère?... l'ai-je sauvé?.. La force me manque... il faut pourtant que je sache... (Il se traîne chancelant jusqu'à la fenêtre.) Je ne peux pas... je ne peux pas !..

MICAEL, en dehors.

Mario!.. Mario!..

MARIO, avec joie.

Ah!..

SCÈNE V.

MARIO, MICAEL, ANDREA.

MICAEL, déposant dans un fauteuil Andrea, qu'il rapporte dans ses bras.

Sois béni, Mario, tu nous a sauvés tous deux! (Il se jette dans ses bras.)

MARIO.

Sauvé! oui, oui!.. j'en suis encore tout tremblant d'effroi!..

MICAEL.

Je te dois la vie... je te dois surtout la sienne... à elle, à elle! entends-tu?.. (Il le conduit auprès d'Andrea évanouie.)

MARIO, la reconnaissant.

Ah!.. c'est... c'est...

MICAEL.

C'est celle que j'aime, mon frère... et, sans toi, elle était perdue!..

MARIO.

Tu l'aimes?.. quoi!.. la jeune fille dont tu me parlais tout à l'heure...

MICAEL, qui s'est mis à genoux près d'Andrea.

La voilà!.. mais aide-moi donc à ranimer ses sens!.. Elle est belle... n'est-ce pas?

MARIO.

Oui, oui... (A part.) Il l'aime!..

MICAEL.

Ses lèvres se colorent... dans un instant... ses yeux vont se rouvrir...

MARIO.

Oui... (A part.) Pour qui sera son premier regard?

MICAEL.

Attends... je...

MARIO.

Tais-toi! (Andrea soulève lentement la tête; ses yeux se tournent vers Mario, qu'elle regarde avec étonnement, puis sur Micaël; elle laisse échapper un cri de joie.)

MARIO, à part.

Ah! malheureux! malheureux!..

ANDREA.

C'est vous qui m'avez sauvée!..

MICAEL.

Non, non... lui... mon frère...

ANDREA.

Votre frère?..

MARIO.

Vous ne me... connaissez pas?..

ANDREA.

Non...

MARIO.

Vous ne m'avez jamais vu?..

ANDREA.

Non...

MARIO, avec douleur.

Ah!.. tous mes rêves!..

MICAEL.

Quelle a dû être votre frayeur!..

ANDREA.

Je montais un jeune cheval pour la première fois. Il m'a emportée. Impossible de le maîtriser, et la peur m'a saisie. Il m'a pris alors comme une sorte de vertige... les maisons, les arbres, les rochers fuyaient derrière moi. Tout à coup, j'ai aperçu de loin un précipice; j'ai voulu prier, je ne le pouvais pas, je ne me souvenais plus... j'ai appelé ma mère... qui est morte!.. Puis un homme se jette au-devant du cheval et se suspend à sa crinière... c'était vous... je vous reconnais. C'est lui! me dis-je... Dieu veut que nous mourions ensemble!.. Alors je n'ai plus eu peur, la mémoire m'est revenue, je me suis rappelé la prière de mon enfance; je n'ai plus lutté : mes bras ont abandonné les rênes et sont retombés sans force, j'ai senti deux larmes qui coulaient sur mes joues, et mes yeux se sont fermés comme si je m'endormais... Voilà tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que ma mémoire me rappelle...

MARIO, bas.

Elle t'aime, frère, elle t'aime!

MICAEL.

Moi aussi j'avais reconnu en vous celle que depuis un mois je rencontre presque chaque jour, celle dont je ne pouvais détourner mes regards, mais dont j'ignore même le nom.

ANDREA.

Je m'appelle Andrea.

MARIO ET MICAEL.

Andrea!...

ANDREA.

Andrea Frediano.

MARIO.

Frediano!..

MICAEL.

Quoi!.. vous... vous êtes...

ANDREA.

D'où vient cet étonnement?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VITERBI, qui est entré avant les dernières répliques.

VITERBI.

Il vient de ce que, depuis quinze années, vous êtes la première de votre famille qui ait franchi le seuil de la maison des Viterbi.

ANDREA.

Les ennemis de mon père!...

VITERBI.

Jeune fille, tu es notre hôte... et ton père pourrait, sans danger, venir te réclamer jusqu'ici. Demain seulement la vendetta sera ouverte, et qui verse le sang avant l'heure est un assassin.

ANDREA, avec douleur.

Je vous remercie encore, vous qui m'avez sauvée..... je vous remercie... pour la dernière fois!... (Elle se dirige vers le fond. — Delmonte entre et s'arrête étonné à sa vue.)

DELMONTE.

Andrea... ici !... (Andrea s'incline et sort.)

SCÈNE VII.

VITERBI, DELMONTE, MARIO, MICAEL.

VITERBI.

Cette jeune fille, emportée par son cheval, allait mourir... mes fils l'ont sauvée.

DELMONTE.

Rien ne m'étonne de leur courage, et peut-être le Ciel a-t-il voulu la sauver par leurs bras, afin de mettre un terme à la lutte des deux familles.

VITERBI.

Comment?...

MARIO.

Que dites-vous?

DELMONTE.

Je ne suis ni de l'un ni de l'autre camp, moi; je comprends la haine et la vengeance: mais la haine pour mon propre compte et la vengeance de mes propres injures...

MICAEL.

Et les ennemis de ton père?

DELMONTE.

Mon père en a fait justice lui-même, j'aurai soin de ne pas transmettre d'ennemis à mes fils.

VITERBI.

Enfin, quel motif t'amène ici?...

DELMONTE.

Le motif, je l'ai presque dit déjà. Je suis votre ami, à vous... et... je suis le leur aussi... je voudrais mettre un terme à vos haines, à vos guerres de famille à famille...

MARIO.

Vous?...

MICAEL.

Toi, Delmonte!.. et comment?..

MARIO.

Parlez...

DELMONTE.

J'aime cette jeune fille qui était ici...

MARIO.

Andrea?...

MICAEL.

Tu aimes Andrea?..

DELMONTE.

Et de plus, j'ai une sœur, jeune, riche et belle..... tu la connais, Micaël... tu la connais : je t'ai vu dix fois errer le soir sous ses fenêtres il y a quelques mois, avant quelle ne quittât le pays...

MARIO, bas.

Que dit-il?...

DELMONTE.

Eh bien! sois l'époux de ma sœur, comme je serai le mari d'Andrea, et les deux familles ennemies, s'unissant dans la mienne, n'en formeront plus qu'une.

MICAEL.

Ta sœur... ne m'aime pas...

DELMONTE.

Stefana sera de retour demain, j'aurai son consentement.

MICAEL.

Je n'ai pas donné le mien.

DELMONTE.

Tu ne l'aimes plus peut-être?.. bah!... une brouille d'amoureux... elle te pardonnera...

MARIO, bas.

Micaël, il y a là un secret que tu me diras... Andrea...

MICAEL.

Andrea est toute mon âme... toute ma vie!..

MARIO, bas.

Toute sa vie!..

VITERBI.

Delmonte, il sera temps, plus tard, de parler de mariage entre Micaël et ta sœur; aujourd'hui, d'autres soins nous occupent, et voilà ceux qui te diront avec moi si nous devons déposer les armes et tendre la main à nos ennemis de quinze années.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, tous les VITERBI, excepté GIACOMO et PIETRO, puis LE CHEVALIER.

VITERBI.

Vous voilà tous exacts au rendez-vous...

LE CHEVALIER, entrant.

Tous... excepté deux cousins...

VITERBI.

En effet... je ne vois ni Pietro ni Giacomo, ils vont venir sans doute...

LE CHEVALIER.

Ils ne viendront pas, ils sont indisposés.

TOUS.

Comment?

LE CHEVALIER.

L'un ne peut plus remuer le bras, l'autre ne peut plus remuer la jambe, et ces messieurs ne viendront pas.

MICAEL.

Ce duel a donc eu lieu?

MARIO.

Un duel !

LE CHEVALIER.

Tranquillisez-vous, une rencontre de quelques minutes... deux simples égratignures.

VITERBI.

S'ils ne peuvent pas combattre à nos côtés, du moins ils nous vengeront plus tard!

LE CHEVALIER.

Elle tient donc toujours, votre horrible vendetta?

VITERBI.

Oui, tant qu'il restera un Frediano vivant et un Viterbi pour le combattre !

MARIO, bas.

Tu l'entends, frère!...

MICAEL.

Hélas!... tout mon bonheur est perdu!

VITERBI.

Ce soir même, je donnerai mes instructions à chacun de vous. Demain commencera la vendetta, et mort aux Frediano!

TOUS.

Mort aux Frediano !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FREDIANO, ANDREA.

FREDIANO.

Salut aux Viterbi !

TOUS.

Frediano!

MARIO.

Elle! elle!

MICAEL.

Andrea!... (Tous les Viterbi font un mouvement de menace; Mario et Micaël s'élancent vers la jeune fille.)

FREDIANO.

Éloignez-vous, jeunes gens, et laissez approcher votre père.

VITERBI.

Quel motif vous a conduits dans ma demeure?...

FREDIANO.

La paix.

TOUS.

La paix!...

FREDIANO.

Vous juriez ma mort, et je suis venu vers vous sans armes. Vous alliez, accompagné de tous ces hommes, envahir ma maison, et je suis venu dans la vôtre sans autre escorte que cette enfant.

VITERBI.

Ce que vous avez fait est bien, et votre vie nous sera sacrée aussi longtemps que vous habiterez sous mon toit.

FREDIANO.

Vos fils ont sauvé ma fille, leurs jours me sont devenus sacrés. Dès ce moment, je dépose les armes; garderez-vous les vôtres?

VITERBI.

Vous venez offrir la paix... quel en sera le gage?

FREDIANO.

Andrea!

TOUS.

Andrea?

FREDIANO.

Oui, ma fille, qui sera la femme de Mario ou de Micaël.

MARIO ET MICAEL.

Ma femme! ma femme! (Les deux frères se regardent.)

FREDIANO.

Et nous mettrons un terme à notre haine, Viterbi, et vous prendrez la main que je vous tends.

LE CHEVALIER.

C'est superbe, cela! le premier qui refuse ou qui hésite, je me bats avec lui.

DELMONTE, à part.

Un autre deviendrait le mari d'Andrea! Oh!.. non! non!...

VITERBI.

Vous l'emportez aujourd'hui en générosité, c'est à nous de vous égaler dans l'avenir. (A ses parents.) Il nous demande l'oubli, n'ayez plus comme moi de mémoire que pour sa noble démarche; et maintenant, lequel de mes fils sera le mari d'Andrea?

MARIO.

Lequel? je vais vous le dire,.. Andrea, mon frère vous aime et vous l'aimez aussi...

DELMONTE.

Lui ?

MARIO.

Vous l'aimez, je le sais... Oh! je l'ai bien compris!... d'ailleurs, je ne pouvais pas être son mari, moi... car au moment où ils allaient mourir sous mes yeux, elle et mon frère, j'ai fait un vœu.

TOUS.

Un vœu!

MARIO.

Oui, lorsque j'ai mis en joue le cheval qui les entraînait à la mort, lorsque je tremblais de frapper Andrea ou mon frère, j'ai demandé au Seigneur de guider ma main, et j'ai promis, s'il les sauvait tous deux... j'ai promis de me consacrer à lui.

MICAEL.

Toi!...

FREDIANO.

Demain, Micaël, tu viendras à ton tour visiter ta fiancée. Tu l'accompagneras, Mario.

MARIO.

Demain je serai dans le cloître, et, dans quelques jours, pour jamais hors du monde.

DELMONTE.

Oh! ce mariage ne se fera pas!

ACTE DEUXIÈME.

Un intérieur chez Frediano : portes à droite et à gauche; au fond, une grande baie laissant voir la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRISQUET, puis GINEVRA.

BRISQUET.

Tudieu! quelle chaleur! Et M. le chevalier de Montfleury, mon maître, appelle cette fournaise un charmant pays!... des sauvages qui ont toujours le poignard à la main ou la carabine à l'épaule!.. Mon maître a la rage de plaisanter avec ces animaux-là... il lui arrivera malheur... Oh! j'entends quelqu'un... c'est lui, sans doute... Non, c'est une jeune fille...

SCÈNE II.

BRISQUET, GINEVRA.

GINEVRA, d'un ton bref à Brisquet.

Es-tu à la senora Andrea Frediano?

BRISQUET.

Ma charmante, je suis son hôte, ainsi que le chevalier de Montfleury, mon maître.

GINEVRA, le regardant.

Vous n'êtes pas de ce pays?

BRISQUET.

Je suis Français, ma chère, et Français de la rue Montmartre, à Paris.

GINEVRA.

Paris... je ne connais pas.

BRISQUET.

Paris, près Nanterre.

GINEVRA.

Je ne connais pas.

BRISQUET.

Mon maître, par suite de la trêve, ou plutôt de la paix conclue entre les Viterbi, ses parents, et leurs terribles ennemis, a accepté l'hospitalité que lui offrait le seigneur Frediano. Le matin, M. le chevalier chasse avec Micaël Viterbi; le soir, il cause avec la belle Andrea Frediano, et la nuit il joue avec moi au lansquenet.

GINEVRA.

Il joue avec toi, son serviteur!

BRISQUET.

Le lansquenet est sa passion, et, comme je suis le seul qui lui fasse crédit, il me fait l'honneur de jouer avec moi... il me doit déjà une fameuse somme; mais je suis tranquille sur cette dette et lui aussi... Mais parlons de vous, la, ma toute belle; êtes-vous femme, fille ou veuve, maîtresse ou servante?

GINEVRA.

Je me nomme Ginevra .. je suis fille, et j'appartiens à la senora Stefana, qui m'envoie pour remettre ce billet à Andrea; veux-tu t'en charger?

BRISQUET.

Volontiers!.. Oh! je la connais, la senora Stefana : une taille et un port de reine... je l'ai vue à l'église... elle n'avait d'yeux que pour Micaël, et quels yeux!.. Ces regards-là, chez vous, veulent peut-être dire : Je t'aime. Chez nous ils diraient clairement : Je vous hais.

GINEVRA.

Il n'y avait pourtant là ni haine ni amour.

BRISQUET.

Alors, c'était de la jalousie... jalousie de lionne et de tigresse.

GINEVRA.

Peut-être !

BRISQUET.

Stefana sait-elle qu'Andrea est fiancée à Micaël?

GINEVRA.

Oui.

BRISQUET.

Et elle écrit à sa rivale? J'ai envie de passer sa lettre dans le vinaigre. Elle est peut-être empoisonnée.

GINEVRA.

Allons donc! on ne tue pas ses ennemis avec le poison, chez nous, mais avec...

BRISQUET.

Le poignard et la carabine... je sais. Ah çà! est-ce que les femmes se passent aussi ces petites fantaisies-là?

GINEVRA.

Chez vous, les femmes trompées ne se vengent-elles pas?..

BRISQUET.

Oh! si fait! mais en France elles se vengent sans couteau ni fusil... leur vengeance profite toujours à quelqu'un et ne fait de mal à personne... si votre mari ou votre amant vous trompe, je serai trop heureux de vous apprendre la manière de vous venger.

GINEVRA, le repoussant.

N'oublie pas le billet de Stefana; adieu!

BRISQUET.

Serviteur!... (Ginevra sort par la baie du fond, la suivant des yeux.) De quel ton elle m'a dit ça! Ah! si la maîtresse ressemble à la servante... ce billet-là ne doit pas être un billet doux. (Le chevalier entre par la gauche.)

SCÈNE III.

BRISQUET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant et appelant.

Brisquet!

BRISQUET.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Tu vas faire ma valise.

BRISQUET.

Hein! nous déménageons?

LE CHEVALIER.

Oui.

BRISQUET.

Vous vous trouviez si bien ici!

LE CHEVALIER.

Je ne peux plus loger chez un Frediano.

BRISQUET.

Pourquoi ça, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Parce que tout à l'heure je me bats avec un petit cousin de mon hôte. Nous devons nous rencontrer au carrefour de la Croix, à l'entrée des ruine de San-Gaëtano. Je ne m'occuperais pas plus de ce duel-là que des autres, si je me battais à l'épée; mais il a choisi la carabine.

BRISQUET.

La carabine!

LE CHEVALIER.

Nous nous battons à quinze pas.

BRISQUET.

A quinze pas, miséricorde!.. vous êtes mort, Monsieur... Encore un duel!

LE CHEVALIER.

Ah! morbleu! je n'ai pas cherché celui-là... Tu sais d'ailleurs que je déteste les querelles... mais à moins d'être un saint...

BRISQUET.

Mais puis-je savoir...

LE CHEVALIER.

Je me promenais dans la campagne... Tiens, je pensais à la belle Stefana, à ses grands yeux noirs... Je me croyais seul... j'entends rire derrière moi... Je me retourne... Je reconnais Giovanno Frediano. Je lui demande très-poliment ce qu'il y a de si plaisant dans ma personne.. « Mais... ceci!.. » répond-il. Et, d'une baguette qu'il tenait à la main, il frappe sur mon parasol. Comprends-tu cette insolence?.. puis il ajoute : « Décidément, seigneur gentilhomme, vous avez peur du feu; » et il allait rire encore, mais je ne lui en ai pas donné le temps : sa baguette était déjà brisée et les morceaux lui en avaient fouetté le visage... Ai-je été assez patient, hein?

BRISQUET.

Oui, comme toujours.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, as-tu tes cartes?

BRISQUET.

Des cartes! vous voulez jouer, Monsieur, en plein jour?

LE CHEVALIER.

Sans doute!... je ne veux pas mourir insolvable, et je n'ai que ce moyen de m'acquitter envers toi, toi mon seul partner depuis... depuis que je ne joue plus que sur parole.

BRISQUET.

Vous acquitter? Ce sera difficile : vous perdez toujours.

LE CHEVALIER.

Oui, et c'est bien étonnant,.. Crois-tu à la corde de pendu, toi?

BRISQUET.

Oh! pour ça! oui, Monsieur! et si j'en avais,..

LE CHEVALIER, tirant un bout de corde de sa poche.

Tiens, en voilà!

BRISQUET, reculant.

Hein!

LE CHEVALIER.

Depuis cinq ans je la porte sur moi,.. et je n'y crois plus.

BRISQUET.

C'est peut-être une fausse corde de...

LE CHEVALIER.

Ah! elle est authentique, je la tiens du pendu lui-même.

BRISQUET.

Du pendu?

LE CHEVALIER.

Oui, un soir, je venais de gagner mille louis au jeu et je me retirais, lorsque, traversant le parc de Versailles, j'entends du bruit au-dessus de ma tête.. Je regarde: c'était un homme qui se débattait entre le ciel et la terre; je coupe la corde. Le pauvre diable désespéré de ne pouvoir payer une somme, voulait se tuer... J'en avais une assez forte dans ma poche, je lui en donne la moitié. «Vous n'avez pas obligé un ingrat!» s'écrie-t-il... J'allais m'éloigner; mais, apercevant à la clarté de la lune le bout de la corde que j'avais coupée, je la ramasse, je la mets précieusement dans ma poche, croyant tenir un talisman. Depuis, plus de nouvelle de mon homme, et, ce qu'il y a de pis, plus de gain au jeu. J'ai donc le droit de ne croire ni à la reconnaissance de ceux qu'on oblige, ni à la corde de ceux qui se pendent.

BRISQUET.

Pardon, Monsieur, vous vous étiez trompé, puisque le patient n'est par mort; ce n'était que de la corde de dépendu.

LE CHEVALIER.

Ah! oui... J'aurais dû attendre que... Eh bien! pends-toi un peu, Brisquet... et je suivrai ton conseil.,. Et ces cartes?

BRISQUET.

Elles sont prêtes, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Bien... Ah çà!... réglons un peu nos comptes... Je te dois...

BRISQUET.

Deux cent cinquante-cinq mille cinq cent cinquante-cinq livres,

LE CHEVALIER.

Diable! j'ai perdu tant que cela?

BRISQUET.

Oh! qu'est-ce que ça peut vous faire? Nous jouons sur parole...

LE CHEVALIER.

Apprends, faquin, que, pour un gentilhomme, les dettes de

jeu sont sacrées. (Regardant sa montre.) Je n'ai plus que trente-cinq minutes à moi... il faut pourtant que je m'acquitte... Jouons quitte ou double... mais ça te va-t-il?

BRISQUET.

Oh! tout me va, Monsieur. (Ils s'attablent.)

LE CHEVALIER.

Bats les cartes... Si je gagne ici, j'ai dans l'idée que je gagnerai l'autre partie là-bas?

BRISQUET.

Dieu le veuille, Monsieur! (Donnant les cartes.) Pour moi... pour vous.

LE CHEVALIER, regardant ses cartes.

Aïe! aïe! Il me faut une dame pour gagner.

BRISQUET.

A moi un valet; et vous dites, Monsieur, que vous avez un pressentiment? Jésus, mon Dieu, si vous alliez perdre!

LE CHEVALIER, qui suit les cartes.

Il n'y a donc ni dame, ni valet, dans ce jeu! (Brisquet s'arrête tout à coup le regardant.) Pourquoi pâlis-tu?

BRISQUET.

Ah! Monsieur! (Laissant tomber les cartes.) C'est que...

LE CHEVALIER, regardant les cartes.

C'est un valet! (Se levant.) Allons, les dames m'auront trahi jusqu'à la fin. (Gaiement.) Va préparer ma carabine.

BRISQUET.

Votre... Mais vous n'en avez pas.

LE CHEVALIER.

Il y en a à choisir... là... dans une galerie... tu m'y attendras. Eh bien?

BRISQUET.

Pardon, Monsieur, j'avais à remettre ce billet à la senora Andrea.

LE CHEVALIER.

Je m'en charge: il serait par trop impoli à moi de quitter ce logis sans prendre congé d'elle. Justement la voici. Fais ce que j'ai dit. Ah! Brisquet!

BRISQUET.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Inscris toujours la somme sur ton calepin. On ne sait pas ce qui peut arriver.

BRISQUET.

Oui, Monsieur. (Il sort par la gauche. — Andrea entre par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ANDREA, LE CHEVALIER.

ANDREA.

Je vous cherchais, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame?

ANDREA.

Oui, pour vous dire que mon père avait décidé, hier, que vous seriez prié, par moi, ce matin, d'être mon témoin le jour de mon mariage.

LE CHEVALIER.

Comment donc! mais je serai très-heureux d'être auprès de vous ce jour-là... plus heureux même que vous ne le pensez.

ANDREA.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Oh! pour rien. Et quand serez-vous la femme de l'heureux Micaël?

ANDREA.

Mais, dans trois jours, si Mario peut tenir sa promesse.

LE CHEVALIER.

Quelle promesse?

ANDREA.

Vous savez qu'en me sauvant la vie, Mario a amené entre nos deux familles une paix, dont le gage sera mon union avec Micaël; quand ce mariage fut décidé, Mario voulut absolument retourner au couvent pour prononcer ses vœux. Avant son départ, je lui ai fait promettre de revenir ici, pour consacrer et bénir mon mariage, et il a dû demander à son supérieur l'autorisation de passer quelques jours auprès de nous.

LE CHEVALIER.

Pauvre Mario! lui si jeune, si beau!... Oh! les femmes l'auraient aimé. Elles ne lui auraient certes pas joué les mauvais tours qu'elles m'ont faits, à moi, par exemple. Il aurait amené la dame qu'il me fallait et qui ne m'est pas venue. (A part.) Diable! cela me rappelle que j'ai un Frediano qui m'attend. (Haut.) Permettez-moi de prendre congé de vous et de vous remettre ce billet que mon domestique s'était chargé de vous porter.

ANDREA, prenant la lettre.

Vous sortez?

LE CHEVALIER.

Oui.

ANDREA.

Où allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne le sais pas bien au juste.

ANDREA.

Mais... vous allez revenir?

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais tant souhaité vous revoir. Voulez-vous me donner la main?

ANDREA.

Certainement.

LE CHEVALIER, après l'avoir baisée.

Tiens! ça me portera peut-être bonheur!

ANDREA.

Au revoir.

LE CHEVALIER.

Oui, au revoir. (Il sort par la baie du fond.)

SCÈNE V.

ANDREA, puis STEFANA.

ANDREA.

De qui est donc ce billet? (Elle l'ouvre.) De Stefana Toraldi. Stefana... que peut-elle me vouloir cette femme? Et pourquoi me dit-elle de l'attendre aujourd'hui... et de l'attendre seule?.. (Pendant ces quelques mots, une femme jeune et belle, et portant un riche costume du pays, a monté lentement la scène par la baie du fond. Au bruit, Andrea se retourne.) Une femme!... c'est elle!

STEFANA.

Andrea Frediano s'étonne sans doute de me voir dans sa maison?

ANDREA.

En effet. (Lui tendant la main.) Stefana, sois la bienvenue sous notre toit.

STEFANA, la regardant.

Merci... Tu n'étais qu'un enfant lorsque je te vis pour la dernière fois, il y a cinq ans; tu partais alors pour la ville où devait s'achever ton éducation. On ne m'avait pas trompée : l'enfant est aujourd'hui une belle jeune fille... Oui, tu es bien belle!... oh! c'est que tu n'as pas souffert, toi! On ne t'a pas condamnée à une odieuse union avec un vieillard qui, à prix d'or, croyait acheter de l'amour! On ne m'a pas mariée, moi, on m'a vendue! si ma main a été le prix d'un marché infâme, la tienne ne doit-elle pas être le gage d'une paix menteuse qui sera rompue demain peut-être! On fait taire la haine, on ne l'arrache pas du cœur; et chez les Viterbi comme chez les Frediano, la haine se transmet avec le sang.

ANDREA.

Tu te trompes, Stefana, je n'ai pas de haine.

STEFANA.

Soit, mais tu ne peux aimer Micaël que tu connais à peine. Tu te laisses donner à lui, voilà tout. Je croyais aussi, moi, pouvoir indifféremment accepter l'époux qu'on m'imposait... Durant quatre années, la femme était restée statue... Je me disais: Mon cœur est mort... il n'était qu'endormi : un instant arrive toujours, vois-tu, où le cœur d'une femme s'éveille... Malheur sur elle, alors, si elle est enchaînée! Ce premier amour, saint

et pur chez la jeune fille, est coupable chez elle, qui n'a plus le droit d'aimer. Épouvantée de cet amour, elle veut le cacher, l'étouffer; mais il brûle et dévore le cœur qui le renferme; il éclate enfin... Alors, plus de devoirs, plus d'obstacles, plus d'entraves, tout est oublié : la statue redevient femme, elle souffre, mais elle existe; son amour est une faute, un crime, une honte... et pourtant elle bénit Dieu qui le lui a envoyé; son amour est un tourment, une torture, mais l'amour c'est la vie!

ANDREA.

Et qui te dit, Stefana, que je n'aime pas Micaël?

STEFANA.

Toi? sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer? Tu crois à ton amour pour Micaël, parce que tu éprouves une joie d'enfant à l'entendre te dire que tu es belle; parce que, naïve ou coquette, tu te voudrais voir déjà parée de ton voile et de tes joyaux de fiancée; ou parce que, entre deux sourires, tu auras échangé avec ton promis un anneau, une fleur... Mais as-tu jamais senti à l'approche de Micaël ton corps frémir et brûler? pour le voir passer, pour entendre de loin le son de sa voix, es tu restée des nuits entières à l'attendre? Quand tu pries, as-tu toujours son image devant les yeux, son nom sur les lèvres, son souvenir au cœur? Pour presser sa main dans la tienne, pour reposer ton front sur sa poitrine, braverais-tu la pointe d'un poignard? Pour Micaël, enfin, donnerais-tu ton salut?

ANDREA.

Tu me fais peur!

STEFANA.

Peur?.. oh! non... pitié, plutôt... Pitié! je te prie à mains jointes de ne pas me prendre Micaël. Songe donc qu'orpheline et jetée à seize ans aux bras d'un vieillard, j'ai donné à Micaël tous les trésors de tendresse que Dieu met au cœur d'une femme, et que je gardais amassés dans le mien... Oh! je l'avoue, mon amour a été au-devant du sien; mais cet amour m'avait rendue folle, je lui ai tout sacrifié... Vois s'il est profond, cet amour!.. il résiste à l'abandon, à la trahison même. Il est plus fort que mon orgueil, puisque devant toi, ma rivale préférée, je m'agenouille et je pleure. Oh! dis-moi que tu n'aimes pas Micaël! (Avec des larmes dans la voix.) Dis-le-moi... (Avec force.) Dis-le-moi. (Se relevant et avec colère.) Mais dis-le-moi donc!..

ANDREA.

Je ne sais pas mentir, Stefana; avant que Micaël fût mon fiancé, je l'aimais.

STEFANA, avec menace.

Toi!

ANDREA, avec calme.

Je l'aimais... non pas d'un amour violent comme le tien, amour qui pleure avec des menaces ou prie avec des blasphèmes; mais d'un amour plus vrai, peut-être.

STEFANA.

Oh !

ANDREA.

Oui... car pour celui que j'aime, moi, je me sentirais le courage de sacrifier tous mes rêves d'avenir. Si pour Micaël le malheur était près de moi et le bonheur auprès d'une autre... je lui dirais : Oublie-moi et sois hereux. Puis, si je ne pouvais survivre à son abandon, si le triomphe de ma rivale tuait mon corps, comme il aurait tué mon âme, je te le jure, Stefana, dans ce cœur que j'irais porter à Dieu, il n'y aurait pas de haine pour cette femme, il n'y aurait encore que de l'amour pour Micaël.

STEFANA.

Maintenant que tu sais tout, que vas-tu faire ?

ANDREA.

Attendre ici Micaël, interroger son cœur, et tout rompre à l'instant si ce cœur est encore à toi.

STEFANA.

Et si Micaël te disait qu'il n'aime que toi?... s'il te le jure à genoux, la main sur la sainte croix ?

ANDREA.

On ne ment pas devant Dieu.

STEFANA.

Tu croirais à son amour ?

ANDREA.

J'y croirais.

STEFANA.

Et alors ?

ANDREA.

Et je serais sa femme.

STEFANA.

Sa femme! à présent que je t'ai tout dit... à présent que tu me connais bien!.. Et, à défaut de la pitié, la crainte ne te retiendrait pas?

ANDREA.

Qu'ai-je à craindre ?

STEFANA.

Moi... qui ne pardonnerais, je te le jure, ni à lui, ni à toi.

ANDREA.

Que pourras-tu ? nous tuer dans un accès de folie... Je donnerais ma vie pour Micaël... Mourir à cause de lui... pour lui... avec lui. . mais ce serait encore du bonheur !

STEFANA, après avoir regardé du côté de la gauche.

Micaël va venir ici ?

ANDREA.

Tout à l'heure.

STEFANA.

Et tu feras ce que tu as dit ?

ANDREA.

Je le ferai.

STEFANA.

Bien... tu me reverras encore une fois aujourd'hui. . prie Dieu, Andrea, prie-le pour qu'il inspire Micaël.

ANDREA.

Je le prierai pour que Micaël m'aime. (Stefana sort. — Au moment où Stefana a disparu, Frediano et Delmonte entrent par la gauche. — Andrea, toute à ses pensées, n'a pas entendu son père.)

SCÈNE VI.

FREDIANO, DELMONTE, ANDREA.

FREDIANO, allant à sa fille.

Andrea! (S'approchant d'elle.) Andrea!

ANDREA, vivement.

Mon père?

FREDIANO.

Ne t'aperçois-tu pas que nous avons un hôte?

ANDREA.

Delmonte!

FREDIANO.

Oui Delmonte, que j'ai rencontré se rendant chez moi malgré l'horrible chaleur de cette journée. Va nous chercher quelques rafraîchissements; nous attendrons ici Micaël, qui doit venir, n'est-ce pas?

ANDREA.

Oui, oui, mon père. (A part.) Devant eux, je ne pourrai pas interroger Micaël; et pourtant je veux savoir...

FREDIANO.

Eh bien?

ANDREA, vivement.

Je vais faire ce que vous avez ordonné, mon père. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VII.

FREDIANO, DELMONTE.

FREDIANO.

Il faut l'excuser, la chère enfant pense à son fiancé.

DELMONTE.

Oui, à Micaël Viterbi!

FREDIANO.

Sans doute.

DELMONTE.

Une Frediano fiancée à un Viterbi!

FREDIANO.

Ne sais-tu pas qu'entre nous il y a trêve, et que le jour du mariage on signera une éternelle paix?

DELMONTE.

Les Viterbi ont eu peur de cette éternité-là.

FREDIANO.

Je ne te comprends pas.

DELMONTE.

Tu attends Micaël, n'est-ce pas?

FREDIANO.

Oui.

DELMONTE.

Pour se rendre ici il passera par le bois de Sarti?

FREDIANO.

Oui, c'est en effet sa route.

DELMONTE.

Veux-tu venir avec moi à sa rencontre?

FREDIANO.

Mais s'il tarde?

DELMONTE.

Eh bien! nous l'attendrons au carrefour de la Croix, à l'entrée des ruines de San-Gaëtano, et nous y trouverons le cadavre d'un Frediano.

FREDIANO.

Qu'est-ce que tu dis ?

DELMONTE.

De Giovanno Frediano frappé d'une balle à la tête et baigné dans son sang; de Giovanno, qui, en expirant, a prononcé dans un blasphème le nom de Viterbi!

FREDIANO.

Qui dit cela?

DELMONTE.

Moi qui ai vu le mourant, moi qui ai reçu son dernier soupir.

FREDIANO.

Non, tout cela n'est pas possible : la trève n'était pas rompue. (A Delmonte qui prend son chapeau.) Que fais-tu?

DELMONTE.

Tu doutes ? je t'attends.

FREDIANO.

C'est donc vrai? (Se levant.) Ah! Giovanno Frediano! tu seras cruellement vengé, et nous te ferons de sanglantes funérailles ! (Ils descendent vivement la scène au moment où Andrea paraît apportant des rafraîchissements.)

SCÈNE VIII.

ANDREA.

Où courent donc ainsi mon père et Delmonte? Ce départ si prompt est étrange... Oh! tout me fait peur, à présent. (Redescendant la scène.) Il a aimé Stefana... il l'aime encore peut-être... On vient, c'est Micaël... je le reconnais aux battements de mon cœur! (Elle se lève.) Oui, c'est bien lui!.. (Micaël a paru montant

précipitamment la scène; puis, en voyant Andrea, il s'arrête et porte la main à son cœur comme pour en arrêter les battements.)

SCÈNE IX.

ANDREA, MICAËL.

MICAEL.

Andrea... où est ton père?

ANDREA.

Sorti avec Delmonte.

MICAEL.

Avec Delmonte?... et en te quittant ton père ne t'a rien dit?

ANDREA.

Non.

MICAEL.

Delmonte a donc voulu se rire de moi.

ANDREA.

Tu l'as rencontré?

MICAEL.

Tout à l'heure, à la lisière du bois de Sarti. Je pressais ma marche... car j'avais hâte d'arriver; quelqu'un m'appelle, c'était Delmonte. « Ne cours pas si fort, me dit-il, et cherche une autre fiancée qu'Andrea, ton mariage est rompu. » Je voulus revenir sur mes pas, interroger Delmonte, mais il avait déjà disparu.

ANDREA.

Plus de doute, Delmonte aura tout appris à mon père.

MICAEL.

Notre mariage est rompu, c'est impossible! j'ai la parole de Frediano... et sa parole est sacrée.

ANDREA.

Pour exiger l'exécution de la promesse qui t'a été faite, es-tu sûr, Micaël, d'avoir tenu tous tes serments?

MICAEL.

Moi?

ANDREA.

Même ceux faits à Stefana?

MICAEL.

Stefana!

ANDREA.

Elle est venue tantôt me redemander son amant, et Delmonte, qui était ici tout à l'heure, aura plaidé la cause de sa sœur.

MICAEL.

Delmonte ne sait pas...

ANDREA.

Que tu as aimé Stefana... oh! je comprends. Tant que tu lui as été fidèle, elle a su cacher son bonheur; mais es-tu certain qu'elle ait aussi soigneusement caché son désespoir?... et pour être faits à une femme, des serments ne sont-ils plus sacrés?

MICAEL.

Je n'ai pas fait de serments à Stefana. Maintenant, tu dois tout savoir. Aie foi dans mes paroles, Andrea! même pour obtenir ta main, Micaël ne souillerait pas ses lèvres d'un mensonge : Stefana était la femme de Toraldi, le plus riche et le plus méchant homme de notre province; Toraldi était jaloux jusqu'à la fureur. Comme tout le monde j'avais pris en pitié cette belle jeune fille livrée sans défense au despotisme d'un vieillard insensé. Aveuglé par la colère, Toraldi avait souvent menacé, frappé sa femme. Nous étions voisins. Un jour, je vois entrer dans notre maison Stefana, pâle, échevelée; une scène plus violente que les autres avait égaré l'esprit de la pauvre jeune femme, qui, fuyant le toit conjugal, venait nous demander un asile. J'étais seul... seul pour protéger Stefana contre Toraldi, qui la poursuivait un poignard à la main... En voyant sa femme presque dans mes bras, le vieillard éperdu s'élance pour la frapper : je la couvre de mon corps, et je tombe sous le coup qui lui était destiné... Je perdis connaissance... je restai six semaines entre la vie et la mort. Lorsqu'enfin je revins à moi, j'appris que Toraldi, effrayé de son crime, n'y avait survécu que quelques jours... Stefana avait voulu s'installer à mon chevet; elle me prodigua des soins que je croyais être ceux d'une sœur. Mais Stefana avait pris pour de l'amour ce qui n'était que de la compassion... parce que j'avais donné ma vie pour elle, ell crut que je l'aimais.

ANDREA.

Et elle se trompait?.. tu ne l'aimais pas? tu ne l'as jamais aimée?

MICAEL.

Pour la veuve de Toraldi je n'ai jamais eu qu'une affectueuse pitié, et jamais la pensée ne m'est venue qu'un jour Stefana pourrait porter mon nom. Son exigente et jalouse tendresse m'avait éloigné d'elle avant même notre première rencontre, Andrea, rencontre qui a décidé de ma vie.

ANDREA.

Ce que tu viens de me dire, Micaël, tu es prêt à me jurer que c'est la vérité?

MICAEL.

Oui!

ANDREA.

A me le jurer à genoux et la main sur la sainte croix?

MICAEL.

Oui!

ANDREA.

A genoux donc!... (Micaël s'agenouille devant Andrea qui, de son rosaire, détache une croix. — Pendant ce mouvement de scène, Stefana a doucement monté la grève sans être vue. — Elle s'arrête un moment à considérer Andrea et Micaël, puis elle se glisse à l'entrée de la scène à gauche, où elle se place de façon à n'être vue que du spectateur.) Et sur cette sainte

croix, Micaël, jure que tu n'as jamais engagé ta foi à Stefana; jure que tu viens à moi sans regrets et sans remords; jure enfin que tu n'aimes, que tu n'as jamais aimé qu'Andrea, ta fiancée.

MICAEL.

Oui, sur cette croix, et devant Dieu qui m'entend, je le jure!

STEFANA, à part.

Oh! moi aussi je t'entends, infâme! (Elle disparait par la gauche de la baie.)

ANDREA.

Que Dieu te juge et me pardonne, si tu es parjure. Pour moi... qui t'écoute et te regarde, je ne doute plus... et je t'aime, mon fiancé... Va donc trouver mon père et dis-lui, quoi qu'il décide, que je ne serai jamais à d'autre qu'à toi, mon Micaël.

MICAEL, avec joie.

Je pars, il faudra bien que je trouve Frediano... il faudra bien qu'il m'entende... A bientôt, Andrea, ma fiancée.

ANDREA, lui donnant la main.

Ta femme. (Micaël couvre de baisers la main d'Andrea, et sort vivement par le fond.)

SCÈNE X.

ANDREA, puis STEFANA.

ANDREA.

Il part, et dans ses yeux je n'ai lu que de la joie et du bonheur. (Redescendant la scène.) Oh! il ne me trompait pas. (On entend le bruit d'un coup de feu.) Ah! c'est le bruit d'un coup de feu! il a été tiré bien près de notre maison... par un chasseur dans la plaine, sans doute... Pourtant je veux savoir... (Elle se dirige vers le fond et s'arrête à la vue de Stefana, pâle et s'appuyant sur le mur de gauche.) Stefana!... tu étais là?

STEFANA, avec effort.

Oui.

ANDREA.

Tu as tout entendu?

STEFANA.

Oui.

ANDREA.

Tu sais alors quelle est celle qu'il aime?

STEFANA.

Oui..... adieu!.... (Elle sort; Andrea la suit des yeux avec crainte.)

ACTE TROISIÈME.

Premier tableau.

Les ruines de San-Gaëtano.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICAEL, seul.

Cette blessure que j'ai reçue à quelque distance de la maison d'Andrea est plus sérieuse que je ne l'avais cru d'abord... Est-ce un chasseur maladroit qui m'a frappé ? est-ce un ennemi ?.. mais nos haines de famille sont suspendues. Je n'ai point voulu retourner sur mes pas, Andrea se serait effrayée en me voyant blessé... et puis, j'ai hâte de rejoindre son père, d'entendre de sa bouche que Muciano a menti, et que nul obstacle ne s'élève entre moi et Andrea. (Il va pour sortir, on entend dans les ruines un chant religieux.)

Du haut des cieux, entends, Seigneur,
Nos sanglots, nos chants de douleur!
Pour lui notre voix t'a prié...
Ah! de son âme prends pitié.

(Le chant cesse.)

Qu'est-ce que cela? un chant d'église!... la prière des morts !... Allons !... (Il s'éloigne par la gauche; la scène reste vide un instant pendant que le chant continue.)

SCÈNE II.

FREDIANO, puis MONTFLEURY.

FREDIANO, sortant des ruines à droite.

Oui, Delmonte disait vrai : c'était bien un des nôtres...

MONTFLEURY, entrant par le fond, suivi de deux paysans.

Par ici, mes braves!..

FREDIANO.

Montfleury !..

MONTFLEURY.

Le seigneur Frediano !..

FREDIANO.

Qui vous amène ici ?..

MONTFLEURY.

Nous venons chercher quelqu'un.

FREDIANO.

Quelqu'un ?

MONTFLEURY.

Quelqu'un... qui ne marche plus, et que ces messieurs porteront... Ah çà! et vous-même ?..

FREDIANO.

Nous sommes ici, mes amis et moi, afin d'enlever le corps de Giovanno, qui est mort.

MONTFLEURY.

Eh ! c'est précisément pour lui que nous sommes venus.

FREDIANO.

Pauvre Giovanno ! la balle d'une carabine l'a frappé au front.

MONTFLEURY.

Oui.

FREDIANO.

Un Viterbi aura dirigé l'arme...

MONTFLEURY.

Un Viterbi ?.. oui...

FREDIANO.

Et je leur tendais la main ! et j'allais unir ma fille à Micaël !..

MONTFLEURY.

Eh bien ?..

FREDIANO.

Delmonte va partir avec un ordre de moi... ma maison sera fermée à Micaël, et tout projet d'alliance à jamais rompu entre eux et nous.

MONTFLEURY.

Vous reprenez votre parole !.. c'est impossible !..

FRÉDIANO.

Impossible ?.. Vous ne savez donc pas que Giovanno était mon parent ?

MONTFLEURY.

Je le sais.

FREDIANO.

Vous ne savez donc pas qu'il était rempli d'honneur et de courage ?

MONTFLEURY.

Je le sais.

FREDIANO.

Vous ne savez donc pas qu'il est mort ? mort!!... entendez-vous ?

MONTFLEURY.

Je le sais très-bien, c'est moi qui l'ai tué.

FREDIANO, avec colère.

Vous !..

MONTFLEURY.

Oh ! mais non pas par une horrible trahison, entendez-vous. C'était un duel, un bon et honorable duel.

FREDIANO.

Un duel !.. la preuve ?..

MONTFLEURY.

Il m'est facile de vous la donner : comme nous n'avions pas de témoins sous la main, nous avons, l'un et l'autre, signé cette

petite déclaration, que le survivant devait garder... J'ai survécu... et voilà le papier. (Il le lui remet.)

FREDIANO, après avoir lu.

C'est vrai.

MONTFLEURY.

Vous vous trompiez, vous le voyez, et vous aviez tort de rompre le mariage de ces pauvres enfants...

FREDIANO.

En effet.

MONTFLEURY.

Rien ne doit donc troubler la paix entre vos deux familles; c'est si bon, la paix, l'affection, la tendre amitié, au lieu de vos luttes éternelles! Allons rendre les derniers devoirs à mon adversaire.... (Il sort, suivi des paysans qui l'accompagnaient.)

SCÈNE III.

FREDIANO, DELMONTE.

FREDIANO.

Delmonte n'est pas encore parti; je vais retirer de ses mains cet ordre qui aurait causé tant de chagrin à ma fille... Elle aime Micaël... (Apercevant Delmonte qui passe au fond.) Delmonte!

DELMONTE.

Que me veux-tu?.. je vais...

FREDIANO.

Porter mon message à Andrea?..

DELMONTE.

Oui.

FREDIANO.

C'est inutile.

DELMONTE.

Comment?..

FREDIANO.

Les Viterbi ne sont pas coupables de la mort de notre parent.

DELMONTE.

Qui te l'a dit?

FREDIANO.

J'en ai vu la preuve.

DELMONTE.

La preuve?

FREDIANO.

Tu peux donc rester. Rends-moi ce message.

DELMONTE.

Attends. (Le chant religieux se fait entendre de nouveau; mais cette fois plus éloigné.)

FREDIANO.

Ce sont nos amis qui emportent le corps...

DELMONTE.

Oui, ils s'éloignent, et... cette preuve... dont tu parlais... qui te l'a donnée?

FREDIANO.

Montfleury; c'est dans un duel que Giovanno a succombé.

DELMONTE.

En sorte que tu n'ordonnes plus à ta fille d'éloigner Micaël?...

FREDIANO.

Non... j'ai donné ma parole, ce mariage aura lieu.

DELMONTE.

Jamais!

FREDIANO.

Que dis-tu?

DELMONTE.

Je dis que si tu as oublié ta haine, je n'oublie pas mon amour.

FREDIANO.

Ton amour?

DELMONTE.

J'aime Andrea, je l'aime de la passion la plus irrésistible, la plus insensée.

FREDIANO.

Toi! toi!...

DELMONTE.

Ne l'as-tu pas compris à ma joie quand tu m'as remis ce billet qui rompait son mariage?

FREDIANO.

Rends-moi ce billet.

DELMONTE.

Frediano, tu connais le secret de ma vie. Je ne veux pas que ta fille appartienne à Micaël, je te la demande pour femme.

FREDIANO.

Ta femme! elle!.. Mais quand elle ne serait pas promise à un autre, je te la refuserais avec mépris.

DELMONTE.

Prends garde, Frediano!...

FREDIANO.

Je te confierais le bonheur et la vie de mon enfant, à toi qui as lâchement sacrifié le bonheur et la vie de ta sœur!...

DELMONTE.

Assez!...

FREDIANO.

A toi, qui, ayant englouti ton patrimoine et celui de Stefana, n'as pas rougi de vendre, pour un peu d'or, ta sœur à un vieillard!...

DELMONTE.

Mais tu ne vois donc pas que le sang me monte au visage!...

FREDIANO.

Tant mieux, on croira que c'est la honte qui fait rougir ton front.

DELMONTE.

Malheureux!

FREDIANO.

Allons, trêve de colère et de menace; pour la dernière fois, rends-moi ce papier et séparons-nous.

DELMONTE.

Ce papier?... je t'ai dit d'attendre encore.

FREDIANO.

Pourquoi?... (On entend le chant religieux, mais tout à fait au loin.)

DELMONTE.

Parce que, tout à l'heure, leurs chants n'arriveront plus jusqu'à nous, et tes cris n'arriveront plus jusqu'à eux.

FREDIANO.

Oses-tu me menacer!... (Il veut s'élancer vers sa carabine qu'il a placée près d'un arbre.)

DELMONTE, se plaçant sur le chemin.

N'essaye pas de prendre cette arme, n'essaye pas de me résister : Andrea n'appartiendra pas à un autre, je te l'ai dit. Elle sera ma femme, tu vas me le jurer dans cette sainte chapelle.

FREDIANO.

Jamais!

DELMONTE.

Tu vas me le jurer... ou mourir!

FREDIANO.

Plutôt mille fois la mort, que la honte de t'appeler mon fils!

DELMONTE, le frappant.

Eh bien!... meurs donc, alors!...

FREDIANO.

Assassin... assassin!.. (Il tombe.)

DELMONTE.

Je la porterai maintenant, cette lettre qui défend le mariage entre mon rival et ta fille; ce n'est plus seulement l'ordre d'un père, c'est la dernière volonté d'un mourant! (Il s'éloigne par le fond. Pendant ce temps Frediano s'est traîné jusqu'à sa carabine. Au moment où Delmonte va se perdre dans les ruines, Frediano se soulève, l'ajuste, tire et retombe. Il pousse un cri.) Ah!.... blessé!.... blessé!.... (Il disparaît.)

SCÈNE IV.

FREDIANO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, entrant.

Que se passe-t-il donc ici?

FREDIANO.

A moi!... à...

LE CHEVALIER.

Frediano... blessé!...

FREDIANO.

Oui, à mort... mais non pas sans vengeance... j'ai blessé mon assassin...

LE CHEVALIER.

Votre assassin... Et son nom?...

FREDIANO.

Son nom?... C'est... c'est... Ah!... (Il meurt.)

LE CHEVALIER.

Mort!... l'assassin est blessé... c'est un indice!... (Le rideau baisse.)

Deuxième tableau.

L'intérieur d'une salle basse dépendant de l'habitation de Delmonte et de Stefana : au premier plan, à gauche du spectateur, porte ouvrant sur la campagne; au deuxième plan, même côté, une madone dans une niche, et, devant cette madone, une petite lanterne allumée; au troisième plan, même côté, et dans un pan coupé, une fenêtre ouverte laissant voir la campagne. Au premier plan, à droite, une haute cheminée : devant la cheminée une table, un grand fauteuil; au-dessus de la cheminée un tableau de sainteté; au deuxième plan, même côté, la porte donnant au logement de Stefana; au troisième plan, dans le pan coupé, un grand bahut; au-dessus du bahut, des armes accrochées. Au fond, un escalier praticable, conduisant à l'étage supérieur. Au lever du rideau, il fait nuit, une lampe est posée sur la table.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

STEFANA, puis GINEVRA.

STEFANA, à genoux devant la madone.

Sainte madone! soyez bénie, vous avez eu pitié de moi... vous avez fait trembler ma main, et Micaël que ma fureur jalouse voulait frapper... Micaël existe!... vous l'avez sauvé... sainte madone, soyez bénie! (Elle se lève et descend la scène.) Micaël... il a continué sa route... Il aura rejoint Frediano, reconquis sa fiancée... Micaël n'a jamais eu pour moi qu'une insultante pitié... Tout son amour est pour Andrea!.. Andrea! quel bonheur brillait dans ses yeux, en écoutant Micaël... Comme elle était fière de son triomphe!... Oh! Micaël! tu n'as plus rien à craindre de moi... mais elle... elle...

GINEVRA, entrant et allant fermer la fenêtre.

Quel temps!

STEFANA.

Que fais-tu?

GINEVRA.

Ne vois-tu pas, maîtresse, que l'orage nous arrive...

Il sera terrible... Entends-tu comme les roulements du tonnerre se rapprochent. . comme le vent souffle... et maître Delmonte qui ne revient pas!

STEFANA.

Quelle heure est-il?

GINEVRA.

Bientôt minuit... Le maître ne rentre pas si tard, d'ordinaire.

STEFANA.

C'est vrai.

GINEVRA.

Je l'ai vu passer vers la fin du jour avec le vieux Frediano.

STEFANA.

Avec Frediano... que Micaël était allé chercher... Micaël aura parlé devant Delmonte, peut-être... mon Dieu !... il y aura eu querelle entre eux... Delmonte est violent et n'a jamais pardonné une injure... Oui, il aura su que Micaël. . Oh ! où les trouver? où courir?... N'importe !.. j'irai .. je m'informerai... Oh! Micaël !.. comme je t'aimais!... En ce moment encore, je tremble plus pour toi, qui me trahis, que pour mon frère qui me venge... Ginevra, ma cape!

GINEVRA.

Hein ?

STEFANA.

Je t'ai demandé ma cape.

GINEVRA.

Miséricorde! Tu veux sortir à cette heure, et par le temps qu'il fait!... Vois donc, le ciel est en feu... l'orage éclate.

STEFANA.

Que me fait l'orage!.. Ma cape, entends-tu?...

GINEVRA.

On frappe... c'est le maître, sans doute... (Allant ouvrir.) Oui, c'est lui... (Avec effroi.) Ah! Seigneur Dieu, comme il est pâle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DELMONTE.

DELMONTE.

Ginevra... avant de fermer la porte, regarde si personne n'était derrière moi...

GINEVRA.

Non, personne.

DELMONTE.

Bien !... (Pendant qu'elle ferme la porte :) Je me trompais... on ne m'a pas suivi.

STEFANA, qui a regardé son frère.

Ginevra a raison, frère... te voilà tout défait.

DELMONTE, cherchant à se contenir.

Oui, c'est la fatigue. J'ai beaucoup marché, aujourd'hui.

STEFANA.

Avec Frediano?..

DELMONTE.

Oui.

GINEVRA, qui a regardé son maître.

On dirait que tu trembles, maître?

DELMONTE.

Moi... oui... J'ai eu très-chaud, et le vent qui s'est levé tout à coup m'a glacé.

STEFANA.

Vite, du feu!

GINEVRA, sortant.

Oui, maitresse. (Delmonte cherche à gagner le fauteuil; mais ses forces le trahissent, il chancelle.)

STEFANA, courant à lui.

Tes genoux fléchissent...

DELMONTE, s'appuyant sur Stefana qui le conduit au fauteuil.

La longue route que j'ai faite m'a épuisé...

STEFANA, hésitant.

Tu n'as pas vu Micaël?

DELMONTE.

Micaël? si.

STEFANA, avec effroi.

Tu l'as vu?

DELMONTE.

Oui... de loin... et j'ai pu seulement lui crier que son mariage était rompu.

STEFANA.

Rompu... oui, il l'a été un moment; mais Micaël aura revu Frediano, qui se sera laissé toucher par ses prières... par ses larmes.

DELMONTE.

Non.

STEFANA.

Non? Tu sais que Frediano...

DELMONTE.

Frediano... qui devait accompagner, jusqu'au village, le corps de son parent, a écrit à Andrea que toute alliance avec les Viterbi était impossible... sacrilége... Et il défend à Micaël de franchir le seuil de sa maison.

STEFANA.

Tu as vu cette lettre?

DELMONTE.

La voilà... Tiens... tu peux la lire...

STEFANA, la prenant.

Ah! (Pendant qu'elle lit, Ginevra allume le feu.)

GINEVRA.

Voilà du feu... réchauffe-toi, maître... (Lui touchant la main.) Oh! mais, ta main brûle... et tu trembles .. il faut tout de suite ôter ta veste qui est mouillée...

DELMONTE, la repoussant vivement.

Non... non .. ne me touche pas... (Se reprenant.) Je n'ai rien... rien... et je vais monter dans ma chambre... Donne-moi de la lumière.

STEFANA, qui a lu.

Oui... la défense est formelle... tu vas donc pleurer aussi, orgueilleuse Andrea!

DELMONTE.

Eh bien! t'ai-je trompée?

STEFANA.

Non.

DELMONTE.

Demain, tu iras toi-même porter cette lettre à la fille de Frediano.

STEFANA.

Mais demain, il révoquera cet ordre, peut-être...

DELMONTE, se soulevant avec peine.

Il ne le révoquera pas.

STEFANA.

Où vas-tu?

DELMONTE.

Chez moi. J'ai surtout besoin de repos... Bonne nuit, sœur.

GINEVRA.

Je vais t'aider à monter, maître!

DELMONTE.

Non... je monterai seul... et je veux être seul chez moi. Tu m'entends?.. ne viens que si je t'appelle.

GINEVRA.

Oui, maître. (Il commence à gravir péniblement l'escalier, levant la lampe qui l'éclaire. Il chancèle.)

STEFANA, voulant courir.

Ah! il va tomber.

DELMONTE, se redressant.

Rien... ce n'est rien... (Il arrive au palier; là il s'arrête.) Femmes, n'oubliez pas de prier ce soir.

STEFANA.

Pour toi, frère?

DELMONTE.

Non, pour Frediano.

STEFANA.

Pour Frediano?.. Oui, pour lui qui a rompu le mariage d'Andrea...

DELMONTE.

C'est cela... priez... priez pour lui. (Il entre dans sa chambre, dont il ferme la porte.)

SCÈNE III.

STEFANA, GINEVRA.

GINEVRA, à elle-même.

Je n'ai jamais vu le maître aussi fatigué, aussi abattu que ce soir.

STÉFANA, sans l'écouter.

Demain, je pourrai donc jouir à mon tour du désespoir de ma rivale!.. Demain!.. Oh! que cette nuit va me paraître longue!

GINEVRA.

C'est donc bien vrai... qu'il n'y a plus de mariage entre Micaël et Andrea?

STEFANA.

Oui... grâce à Frediano.

GINEVRA.

Alors, je ferai brûler à son intention un cierge à notre madone... Un pour toi aussi, n'est-ce pas, maîtresse? (Le tonnerre, la grêle et le vent se font entendre.) Sainte Vierge! quel orage! la petite rivière coule déjà comme un torrent; tu ne pourras la traverser pour aller chez Andrea.

STEFANA.

Tu oublies que cette lettre va la désespérer... Oh! je passerai.

GINEVRA.

Tout est bien fermé... nous pouvons rentrer... fais comme moi, maîtresse; quand j'ai hâte d'arriver au lendemain, je m'endors bien vite.

STEFANA.

Dormir!.. il y a longtemps que je ne dors plus... Allons!.. (Au moment de rentrer chez elle on entend un cri. Elle s'arrête.)

GINEVRA.

Qu'as-tu donc?

STEFANA.

J'avais cru entendre comme un cri de douleur... là... chez mon frère...

GINEVRA, écoutant au pied de l'escalier.

Non, je suis sûre qu'il dort déjà.

STEFANA.

J'irai l'embrasser demain, avant de partir. (Les deux femmes sorties et leur porte fermée, le théâtre reste vide un moment, et on n'entend que le bruit de l'orage. — Bientôt la porte de Delmonte s'ouvre doucement, et Delmonte, après s'être assuré qu'il n'y a plus personne dans la salle basse, descend lentement l'escalier et se traîne, plutôt qu'il ne marche, jusqu'à la cheminée. Il a changé de linge. Il est enveloppé d'une sorte de couverture sous laquelle il cache quelque chose.)

SCÈNE IV.

DELMONTE.

Je suis seul... tout à fait seul... (Il dépose la lampe sur la table.) Avec des efforts inouïs je me suis débarrassé de ces vêtements, qui ont failli me trahir tout à l'heure, et que le feu va dévorer. (Il les jette dans la cheminée. — Les regardant brûler.) J'ai pu panser ma blessure, blessure mortelle, peut-être : la balle de Frediano... cette balle qui me brûlait comme si elle eût été de fer rouge... j'ai pu l'arracher de ma plaie... mais la douleur a été si terrible qu'un cri m'est échappé... On aura dû l'entendre... heureusement, ma sœur et Ginevra étaient rentrées. Mais pourrai-je toujours cacher cette blessure ?.. serai-je toujours maître de moi ?.. Un jour, peut-être, la souffrance sera plus forte que ma volonté, et alors .. alors... je serai perdu !.. Comment expliquer cette blessure... indice accablant... N'importe !.. je n'appellerai pas de médecin, je ne demanderai pas de secours... aux hommes... je demanderai grâce à Dieu, à Dieu, que Stefana implore en ce moment pour Frediano... Oui... ces cierges ont été allumés pour lui... on prie pour la victime dans la maison de l'assassin. (A ce moment, un coup de vent plus fort ouvre violemment les battants de la fenêtre et brise les vitres. Le tonnerre éclate au dehors. — On frappe à la porte extérieure. — Delmonte, qui s'était caché la tête dans ses deux mains :) Je me trompe... on n'a pas frappé... (On frappe encore.) Qui peut venir chez moi... à pareille heure ?.. si on me trouve levé... et dans ce désordre... oui, on a des soupçons, on vient m'arrêter... je suis perdu...

MARIO, en dehors.

Par grâce !.. l'hospitalité pour un serviteur de Dieu.

DELMONTE.

L'hospitalité... oui... à cause de l'orage... impossible de refuser... Ginevra viendrait au bruit... mieux vaut encore ouvrir moi-même... Entrez... entrez... (Il se traine jusqu'à la porte, qu'il ouvre ; Mario parait enveloppé de la robe de son ordre, et le front couvert de son capuchon.)

MARIO.

Merci, mon frère !

SCÈNE V.

DELMONTE, MARIO.

MARIO.

L'orage m'a surpris... La route est impraticable... j'ai pensé qu'on ne me refuserait pas, dans une maison chrétienne, un asile pour la fin de cette nuit.

DELMONTE, à part.

Où donc ai-je entendu cette voix ?.. (Haut.) Soyez le bienvenu chez moi, mon frère... Je vais éveiller ma servante... qui vous conduira dans la chambre la plus convenable de mon logis.

MARIO.

N'éveillez personne .. une place au coin du feu... voilà tout ce que je désire... (Il va se placer dans le fauteuil.)

DELMONTE, à part.

Cet homme chez moi.. est-ce un avertissement du ciel ?.. Dieu m'a-t-il condamné ?..

MARIO, regardant Delmonte.

Je ne me trompe pas, le hasard m'a conduit chez Delmonte, le rival de Micaël... Le pauvre garçon aimait aussi Andrea... Il ne me reconnaît pas.

DELMONTE.

Permettez au moins que je vous fasse servir...

MARIO.

Il est tard... vous vous prépariez à prendre du repos... Je vous le répète, je n'ai besoin que d'un abri... Me voilà, grâce à vous, bien installé auprès d'un bon feu, ne vous occupez donc plus de moi... votre main, mon frère, et que la paix de Dieu soit avec vous. Bonsoir.

DELMONTE, donnant sa main en hésitant.

Bonsoir !

MARIO.

Mais votre main brûle... vous avez une fièvre violente.

DELMONTE.

Ah ! vous vous connaissez à...

MARIO.

J'ai étudié un peu la médecine, et j'en remercie la Providence. Ainsi, je puis venir en aide aux souffrances du corps comme aux souffrances de l'âme...

DELMONTE.

Ah !.. vous pouvez guérir ?..

MARIO.

Avec l'aide de Dieu, oui...

DELMONTE.

Vous pourriez à l'aspect d'une blessure, par exemple, déclarer si cette blessure est ou non mortelle ?

MARIO.

Certes...

DELMONTE.

Alors... (S'arrêtant et à part.) Non, il me trahirait peut-être...

MARIO.

Pourquoi me demandez-vous cela ?..

DELMONTE.

Pour rien... bonsoir, mon frère.

MARIO.

Bonsoir ! (Mario va s'asseoir dans le fauteuil près du feu. — Delmonte fait quelques pas pour remonter la scène, mais il s'arrête et porte la main à son côté droit.)

DELMONTE, à part, sur les marche du prie-dieu.

Oh ! cette douleur est insupportable !... et cet homme me

guérirait... Mais..... mais j'y songe..... je puis me fier à lui... avec un serviteur de Dieu, nulle trahison à craindre... Mon père?...

MARIO, qui s'était mis à lire, se retournant vers Delmonte.

Vous êtes encore là?

DELMONTE.

Oui... j'ai à vous demander...

MARIO.

Quoi?..

DELMONTE.

Une grâce...

MARIO.

Pour qui?

DELMONTE.

Pour un malheureux qui va mourir, peut-être.

MARIO, se levant.

Conduisez-moi vers lui.

DELMONTE, l'arrêtant.

Vous appartenez à Dieu?

MARIO.

Oui.

DELMONTE.

Et tout secret qui vous est confié est un dépôt sacré?..

MARIO, ouvrant le livre et lisant.

« Celui qui se confie au ministre de Dieu est comme s'il se confiait à Dieu lui-même. »

DELMONTE.

Ainsi aucune considération humaine n'autorise à trahir, à livrer ce secret?

MARIO.

Aucune!..

DELMONTE, hésitant.

Alors même qu'il s'agirait d'un meurtre?..

MARIO.

Un meurtre!...

DELMONTE.

Aux parents de la victime, aux magistrats qui cherchent l'assassin, il ne vous est pas permis de dire : Je le connais, le voilà.

MARIO.

Non...

DELMONTE.

Et pour le coupable, vous n'aurez pas de paroles de malédiction?..

MARIO.

A ce malheureux, il reste encore un refuge..... le repentir...

DELMONTE, à genoux.

Je me repens!.. mon père, je me repens!..

MARIO.

Qu'avez-vous dit! le meurtrier...

DELMONTE.

C'est moi!..

MARIO.

Vous!... (Il se laisse tomber sur un fauteuil. — Delmonte reste prosterné à ses pieds.) Vous!..

DELMONTE.

Oui, dans un transport de colère, de furie aveugle, j'ai tué un homme à qui je n'avais pas déclaré la vendetta... Je l'ai frappé en traître! sans lui laisser le temps de se défendre!...

MARIO.

Ah!..

DELMONTE, effrayé.

Oh! vous ne me dénoncerez pas!..

MARIO.

Je ne sais rien..... je n'ai rien entendu... Mais dans vos yeux hagards, ce n'est pas le remords que je lis : c'est la peur... oui, vous avez peur... un assassin est toujours un lâche!..

DELMONTE.

Peur!.. non... pas de la mort... mais de la honte!...

MARIO.

La honte est dans le crime, et non dans le châtiment.

DELMONTE.

Mourir de la main du bourreau!.. (Se rapprochant de Mario dont il serre les genoux.) Non, non!..

MARIO.

Et si un autre était accusé?..

DELMONTE.

C'est impossible!

MARIO.

Pourquoi?

DELMONTE.

C'est impossible!

MARIO.

Si cela était pourtant, laisseriez-vous donc un innocent mourir à votre place?..

DELMONTE, avec honte.

J'ai peur du bourreau.

MARIO, avec indignation.

Misérable!

DELMONTE.

Oh!...

MARIO.

La punition de Dieu... ne la redoutez-vous pas?

DELMONTE.

Que faire pour racheter mon crime?..

MARIO.

Une déclaration écrite de la vérité peut vous rendre digne de l'absolution.

DELMONTE.

Eh bien... je la ferai... mais, tant que je vivrai, vous ne montrerez à personne cette déclaration... Jurez-le moi, où je n'écris rien, je ne signe rien.

MARIO.

Je le jure...

DELMONTE.

Maintenant, priez Dieu qu'il me donne de la force et du courage, car je me sens bien faible, et je souffre horriblement.

MARIO, le conduisant à la table à gauche.

Ce que vous allez écrire peut sauver un innocent... Dieu luimême conduira votre main.

DELMONTE, après avoir écrit.

Ah ! cet effort sera le dernier..... Je le sens, demain..... tout à l'heure peut-être, vous serez délié de votre serment. Je cache là, au prix d'atroces douleurs, une blessure que m'a faite ma victime.

MARIO.

Le malheureux s'est donc défendu?..

DELMONTE.

Non... il s'est vengé... une balle est venue me frapper là!... Mais vous l'avez juré, vous attendrez pour livrer cette déclaration que j'aie cessé de vivre, et que la cloche ait tinté la prière des morts?

MARIO.

Tant que vous vivrez, je jure de garder le silence.

DELMONTE.

Oh ! c'est trop souffrir... tenez... cette blessure... (La lui montrant.) Elle est là... regardez... regardez... (Delmonte a entr'ouvert ses vêtements. — Il est à son tour sur un fauteuil. — Mario rejette en arrière le capuchon qui cachait une partie de sa figure, et il s'approche de Delmonte qui voit sa figure découverte et tout à fait éclairée.) Ah! Mario !... Mario Viterbi !

MARIO.

Que Dieu nous vienne en aide!.. qu'il nous donne, à moi la science, et à toi le remords!.

ACTE QUATRIÈME.

Un petit jardin en terrasse dépendant de l'habitation de Frediano. Au deuxième plan, à gauche, une galerie couverte se prolongeant dans la coulisse; au premier plan, à droite, l'entrée de l'habitation; au fond, troisième plan, la balustrade de la terrasse et le perron descendant dans la campagne sur la galerie; une table et des chaises. Entre la galerie et la maison, des massifs de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIO, UNE SERVANTE.

LA SERVANTE, venant du côté de la galerie.

Le maître n'est pas rentré cette nuit, Antonio vient de me le dire, et pourtant il n'avait pas prévenu sa fille qu'il devait faire un voyage .. Ah ! si la paix n'était pas signée avec les Viterbi... j'aurais peur... et j'avertirais ma bonne maîtresse Andrea... (Elle se dirige vers la maison. Se retournant.) Un franciscain ! C'est Mario !

MARIO, entrant par le fond.

Andrea est chez elle ?

LA SERVANTE.

Non, elle est au jardin, et je vais la prévenir que Stefana qui vient lui parler est là.

MARIO.

Andrea passera par cette terrasse ?

LA SERVANTE.

Oui !

MARIO.

Bien, je vais l'attendre. (La servante sort par le fond, à gauche. — Seul.) J'avais besoin de me remettre un peu des émotions de cette nuit. A moins d'un miracle, le malheureux Delmonte ira bientôt rendre compte à Dieu de son crime. Résistant à toutes mes instances, il n'a voulu confier le secret de sa blessure ni à sa sœur ni à sa servante. Il ne veut pas d'autres soins que les miens, d'autre confident que moi. J'ai promis d'aller tantôt lever l'appareil, mais je suis sûr que je ne le retrouverai pas vivant... Quelqu'un !.. c'est Andrea ! Seigneur, aurez-vous exaucé mes prières? vais-je la revoir sans trouble, sans émotion ?..

SCÈNE II.

MARIO, ANDREA, LA SERVANTE.

ANDREA, allant à Mario.

Mario ! (A la servante.) Dis à Stefana de m'attendre. (La servante rentre dans la maison.) Vous êtes revenu pour consacrer notre union ?

MARIO, lui prenant la main.

Je n'ai pas voulu qu'un autre appelât sur vous et sur Micaël les grâces du Seigneur.

ANDREA.

Merci, mon frère! (Elle va parler bas à la servante qui rentre.)

MARIO.

Ma main a touché la sienne, et je n'ai pas tremblé. Soyez béni, Dieu! car vous avez effacé de mon âme jusqu'aux dernières traces d'une passion mondaine, et je n'appartiens plus qu'à vous seul!

ANDREA, à Mario.

Je reviens, Mario, Stefana m'attend, et quelque chose me dit là que c'est du malheur qu'elle m'apporte. (Elle rentre chez elle avec la servante. — Le chevalier, qui a paru au seuil de la galerie a entendu les derniers mots d'Andrea.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MARIO.

LE CHEVALIER.

Pauvre Andrea, elle se trompe; le messager de malheur, c'est moi.

MARIO.

Vous, chevalier?

LE CHEVALIER.

Mario! Mario! c'est notre bonne étoile qui vous a fait arriver ici précisément ce matin... vous seul pouviez apprendre à Andrea...

MARIO.

Quoi donc?

LE CHEVALIER.

Ah! mon ami! quel pays que le vôtre! je m'étonne qu'il y reste encore un être vivant. Je me tâte en vous parlant, pour m'assurer que je n'ai dans le corps ni balle de carabine ni pointe de poignard. Bref, j'arrivais ici fort embarrassé de la mission qu'on m'avait donnée; je comptais un peu sur votre frère Micaël, mais depuis hier personne ne l'a vu. Je me trouvais donc forcé de raconter moi-même la triste nouvelle à Andrea... mais vous voilà, mon révérend, et ces sortes de révélations vont bien mieux à un franciscain qu'à un ex-lieutenant des mousquetaires du roi.

MARIO.

Le malheur que vous me faites pressentir n'a atteint, n'est-ce pas, ni mon père, ni Micaël?

LE CHEVALIER.

Jusqu'à présent je n'ai pas entendu dire qu'il fût arrivé rien de fâcheux à Micaël. Quant à votre père, il est parti depuis quatre jours; il a dû se rendre jusqu'à la ville pour certaines formalités relatives au mariage de votre frère et d'Andrea... mariage forcément ajourné maintenant.

MARIO.

Pourquoi? ....

LE CHEVALIER.

Parce qu'avec moi le deuil vient d'entrer dans cette maison, parce que là, dans le petit oratoire ouvrant sur cette galerie, nous avons silencieusement déposé le corps sanglant, inanimé (Bas.) de Paolo Frediano.

MARIO.

Le père d'Andrea!

LE CHEVALIER.

Assassiné cette nuit à l'entrée des ruines du monastère par un misérable resté inconnu, mais qu'on retrouvera, je l'espère, car l'énergique vieillard, avant d'expirer, a pu saisir sa carabine, faire feu et blesser son meurtrier.

MARIO, à part.

Oh! c'est Frediano que Delmonte a frappé!

LE CHEVALIER.

Voilà, mon cher Mario, ce qu'il faut que vous appreniez à Andrea. Ah! j'ai pris ce pays en exécration, et je l'aurais quitté aujourd'hui même, si je ne m'étais imposé le devoir de retrouver et de faire punir l'assassin du digne vieillard qui fut mon hôte et qui m'a dit en expirant : « Vous me vengerez. » Oh! oui, sur mon honneur de gentilhomme, je retrouverai le misérable. Une blessure d'arme à feu ne se dissimule pas facilement.

MARIO.

Qui vous dit que cette blessure n'a pas déjà tué le meurtrier?

LE CHEVALIER.

Tant pis, mordieu! il manquerait encore quelque chose à ma satisfaction... une haute et bonne potence pour l'assassin; mourir d'un coup de feu, c'est une mort de gentilhomme et de soldat, une noble mort. Ce qu'il faut, à ce misérable, c'est un supplice de bandit, un supplice honteux, la corde enfin. Oh! si je peux faire accrocher mon scélérat, je jure bien de le laisser en l'air jusqu'à ce que mort s'en suive, et Brisquet aura, cette fois, une corde de vrai pendu.

MARIO.

Andrea!

LE CHEVALIER.

Je vous laisse avec elle et vais au-devant du podestat qu'on est allé prévenir. Consolez l'orpheline; moi, s'il plaît à Dieu, je vengerai son père.

SCÈNE IV.

MARIO, ANDREA.

ANDREA, entrant vivement et tenant une lettre ouverte à la main.

Je vous le disais bien, Mario, Stefana n'avait pas voulu laisser à un autre la joie de voir couler mes larmes. Elle m'apportait cette lettre de mon père qui brise à jamais tout projet d'union avec Micaël, cette lettre qui détruit tout mon bonheur.

MARIO, regardant.

Elle est de la main de votre père? (A part.) Écrite quelques instants peut-être avant l'assassinat... (Haut.) Andrea, à votre douleur il ne se mêle, n'est-ce pas, aucune pensée de révolte?

ANDREA.

J'obéirai... je ne serai pas à Micaël... mais, malgré moi, et depuis que j'ai lu cette lettre qui m'ordonne si cruellement d'étouffer mon amour... Oh! pardonnez moi, frère, car ce sentiment est impie, j'ai peur de moins aimer mon père.

MARIO.

Oh! taisez-vous, taisez-vous.

ANDREA.

Quand il reviendra, je lui dirai que je veux entrer dans un cloître, je lui dirai qu'il n'a plus de fille.

MARIO.

Andrea... ne craignez-vous pas d'attirer un grand malheur sur vous? ne craignez-vous pas qu'une voix s'élève et vous crie: « Andrea, vous n'avez plus de père? »

ANDREA.

Ah!... vous m'avez fait peur, Mario. (A un domestique qui sort de la galerie portant une carabine et un manteau.) Que portez-vous là, Antonio?

LE SERVITEUR, avec embarras.

C'est...

ANDREA, regardant.

Le manteau, la carabine de mon père...

LE SERVITEUR.

Oui.

ANDREA.

Il est donc rentré?

LE SERVITEUR.

Oui.

ANDREA.

Où est-il?

LE SERVITEUR.

Là... dans l'oratoire. (Sur un geste de Mario il sort.)

MARIO, arrêtant Andrea, qui se dirigeait vers la galerie.

Où allez-vous?

ANDREA.

Trouver mon père...

MARIO.

Votre père...

ANDREA.

Vous avez entendu... il est là!...

MARIO.

Je ne vous laisserai pas sortir d'ici, je ne vous laisserai pas entrer dans l'oratoire où est votre père, tant que vous n'aurez pas chassé de votre cœur les mauvaises pensées qui l'assiégent;

Oh! si vous saviez... (Lui prenant la main et la regardant.) Si vous saviez !...

ANDREA.

Quoi donc ?

MARIO.

Vous n'avez donc pas de pressentiments, Andrea?

ANDERA.

Des pressentiments!... Pourquoi?

MARIO.

Tenez, la nuit où ma mère est morte, j'étais loin d'elle, au convent; je ne la savais pas malade, je m'étais couché après avoir prié pour elle, comme de coutume... Malgré la fatigue d'une brûlante journée, je ne pouvais pas m'endormir, et quand le sommeil enfin s'empara de moi, ce sommeil n'était pas un repos: c'était une torture... Des images funèbres, des fantômes passaient dans mes rêves, je me croyais dans la chambre de ma mère... je soulevais doucement ses rideaux, je posais mes lèvres sur son front : ce front était glacé, sa bouche était sans souffle, ses yeux sans regard... c'était une morte que j'embrassais... Je jetai un cri de désespoir et d'épouvante, on vint à moi, on me traita de visionnaire. Le lendemain, une lettre cachetée de noir arrivait au couvent; elle m'était adressée, je l'arrachai des mains du supérieur... je l'ouvris, et je tombai comme frappé de la foudre, je n'avais lu que ses mots : « Pleure et prie; ta mère est morte! »

ANDREA, avec effroi.

Morte!...

MARIO.

Andrea, est-ce que vous aussi vous n'avez pas fait un rêve ?

ANDREA.

Mon Dieu!

MARIO.

N'avez-vous donc songé qu'à Micaël et qu'à votre amour? n'avez-vous pas songé à votre père?

ANDREA.

A mon père!

MARIO.

A votre père... qui est vieux, et qui pouvait mourir?

ANDREA, avec terreur.

Ah! Mario... (Se remettant.) Mario, ne me dites pas que mon père peut mourir... chaque soir je demande à Dieu de m'appeler à lui la première, et, tout à l'heure, j'étais insensée, j'étais folle!

MARIO.

Ainsi, pour votre père, qui a brisé votre mariage, qui vous sépare de votre fiancé... il n'y a plus dans votre cœur que respect ?...

ANDREA.

Oui.

MARIO.

Soumission ?

ANDREA.

Oui.

MARIO.

Amour ?

ANDREA, tombant à genoux.

Oui... oui... que la volonté de mon père soit faite! Je vous le jure, Mario, je le respecte, je le vénère, je l'aime.

MARIO, la relevant doucement.

Allez, maintenant ; Dieu qui vous réservait la douleur vous épargne au moins le remords.

ANDREA regarde un moment Mario en silence ; puis, comme si elle avait deviné, elle s'élance vers la galerie où elle entre et jette un cri déchirant.

Ah ! ..

MARIO, priant.

Mon Dieu ! donnez-lui la force !

ANDREA, sous la galerie.

Ah ! mon père ! mon père !

MARIO.

Donnez-lui la résignation !

ANDREA.

Mort !... mort !...

MARIO.

Donnez-lui les larmes, Seigneur !

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHEVALIER, LE PODESTAT, LES PARENTS ET LES SERVITEURS.

LE CHEVALIER.

Venez, monsieur le podestat, à côté du ministre de Dieu qui prie et console, montrer à l'orpheline le magistrat qui punit et qui venge.

ANDREA, rentrant tout en désordre.

Oui, oui ! vengeance pour mon père, vengeance !

LE PODESTAT, la relevant.

Vous l'aurez, pauvre fille, vous l'aurez éclatante et prompte, car je suis déjà sur la trace du coupable.

LE CHEVALIER.

Vraiment ?

MARIO.

Soupçonnerait-il Delmonte ?

LE PODESTAT.

Je vais donner l'ordre de poursuivre l'homme que je soupçonne, et qui a déjà tenté, je le suppose, de se dérober par la fuite au châtiment qu'il a mérité.

LE CHEVALIER.

Oh! nommez-le-moi, monsieur le podestat, et nous serons au moins deux à chercher, à suivre sa piste; moi d'abord, puis Micaël.

LE PODESTAT, surpris.

Micaël!

LE CHEVALIER.

Un brave et honnête garçon... le fiancé de cette pauvre enfant.
(Pendant cette scène, Andrea, à demi évanouie, est restée près de Mario.)

UNE VOIX, au fond.

Voilà Micaël!

TOUT LE MONDE, regardant au fond.

Oui, c'est lui.

LE PODESTAT, à part.

Lui dans cette maison?

MARIO, cherchant à rappeler Andrea à elle.

Entendez-vous, Andrea?.. c'est Micaël qui vient pleurer et prier avec nous. (Regardant au fond.) Mon père l'accompagne.

LE PODESTAT.

Je recommande à tout le monde le plus absolu silence... Laissez-moi interroger Micaël, et l'interroger seul.

LE CHEVALIER.

Hein! qu'est-ce que vous dites donc?

MARIO.

Interroger Micaël... pourquoi?

LE PODESTAT.

Silence!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MICAEL, VITERBI.

(Micaël court à Andrea.)

MICAEL.

Andrea! je doutais encore... mais tout ce monde ici, tes larmes... ah! ton père est tombé sous les coups d'un meurtrier, et je n'ai pas pu le rejoindre hier.

ANDREA.

Tu l'aurais défendu, toi!

LE PODESTAT, étonné.

Lui!..

MARIO.

Pourquoi le podestat regarde-t-il ainsi mon frère?

LE PODESTAT, interrogeant.

D'où vient que vous étiez l'un et l'autre absents du pays?

VITERBI.

Je revenais du village de San-Gaëtano, je traversais la forêt, lorsque j'aperçus un homme étendu; je m'approchai, c'était Micaël; il était évanoui, blessé.

TOUS.

Blessé !

MARIO.

Blessé ! tu as été blessé ?

MICAEL.

Ce n'est rien, mes amis ; les soins de mon père m'eurent bientôt ranimé, et nous allions regagner ensemble notre demeure, lorsque nous avons appris l'horrible nouvelle... et nous sommes venus.

LE PODESTAT, interrogeant.

Micaël, ne deviez-vous pas épouser Andrea Frediano ?

MICAEL.

Oui... j'avais la parole de son père.

LE PODESTAT.

Et, dans la journée d'hier, vous dites n'avoir pas vu Frediano ?

MICAEL.

Je ne l'ai pas vu.

LE PODESTAT.

Vous l'affirmez ?

MICAEL.

Je l'affirme !

MARIO, allant à Micaël.

Mais c'est un interrogatoire que vous faites subir à mon frère, et je ne comprends pas...

VITERBI.

Un interrogatoire !

MICAEL, lui prenant la main.

Mario, et vous, mon père, laissez-moi répondre. (Au podestat.) Je jure que je n'ai pas vu Frediano !

LE PODESTAT.

Et direz-vous au moins la cause de cette blessure ?

MARIO.

Frère, tu peux nous dire comment tu l'as reçue, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ! un coup de poignard ! il en pleut, dans ce pays-ci.

MICAEL.

Non... c'est une balle qui est venue me blesser à l'épaule.

LE CHEVALIER.

Et cette balle, qui vous l'avait envoyée ?

MICAEL.

Quelque chasseur maladroit que je n'ai pu voir, et qui ne m'aura peut-être pas aperçu lui-même...

LE PODESTAT.

Ainsi, vous ne pouvez désigner personne ?

MICAEL.

Personne.

MARIO, *à part.*

Mais on le soupçonne, lui! lui!

VITERBI.

Mais qu'importe, monsieur le podestat, que Micaël sache ou non d'où est partie cette balle? pourquoi exigez-vous qu'il le dise?

LE PODESTAT, *se levant.*

Pourquoi? parce qu'avant de mourir la victime a déclaré, devant un témoin qui l'atteste, que son assassin a été blessé...

MICAEL.

Grand Dieu!

VITERBI.

Qui ose dire que mon fils est un assassin?... celui-là a menti.

LE CHEVALIER, *avec force.*

Menti... moi!.. (*Se calmant.*) C'est le premier démenti que je reçois, cousin Viterbi... et c'est dur! mais vous avez raison de me le donner. Oui, Frediano a blessé son meurtrier; mais tout blessé qu'il est, ce n'est pas Micaël qui a commis ce crime...

MARIO.

Non, non, ce n'est pas lui.

MICAEL.

On m'accuse, moi! On m'accuse de ce ce meurtre... de ce crime horrible!.. Moi, le fiancé d'Andrea!... j'aurais assassiné celui qui, un moment, m'avait appelé son fils!.. Et après avoir commis cet exécrable forfait... je serais revenu sous le toit de ma victime .. insulter à ses mânes, insulter à la douleur de sa fille!.. de sa fille orpheline par moi!... Tenez, la voici, elle pleure le père qu'elle adorait... croyez-vous qu'à l'approche du meurtrier, toute son âme ne se révolterait pas... croyez-vous qu'une voix secrète ne crierait pas en elle : « L'assassin de ton père, le voilà!.. » Eh bien! je vais à elle, je touche sa main, sa main que mon frère devait unir à la mienne... Et maintenant, Andrea, dites, dites-leur si vous me croyez coupable!

ANDREA, *se jetant dans ses bras.*

Non, Micaël, non, mon cœur ne t'accuse pas.

MARIO.

Bien, frère, bien! ce n'est pas là le jugement des hommes, c'est le jugement de Dieu.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, mon témoignage ne suffit pas pour le faire condamner... je peux me tromper, monsieur le podestat, je peux en vouloir à l'accusé... je suis peut-être un faux témoin.

LE PODESTAT.

Assez, assez, Monsieur!

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah çà! il m'ennuie, ce magistrat.

MICAEL.

Mais je vous jure encore...

MARIO, l'arrêtant.

Ne jure pas. Je sais bien que tu es innocent, moi.

LE CHEVALIER.

Et c'est moi qui vous accuse... moi, qui répondrais de vous, Micaël, honneur pour honneur.

MARIO, à part.

La preuve de l'innocence de mon frère, je l'ai là... là... signée par le coupable, et je dois me taire! Mon frère sera condamné peut-être, et je dois me taire!.. On le traînera au supplice sous mes yeux, et je dois me taire! Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! (Il tombe à genoux et sanglote. — Sur un signe du podestat, des hommes de justice vont s'emparer de Micaël. A ce moment, on entend sonner, à une église voisine, la prière des morts. A ce bruit, tout le monde s'arrête, se découvre et s'agenouille en silence.)

MARIO, qui écoute.

Ah! cette cloche... la prière des morts! (Se relevant, aux assistants.) Cette cloche, c'est bien celle de l'église?

TOUS.

Oui.

MARIO.

C'est bien la prière des morts qu'elle tinte?

TOUS.

Oui.

MARIO, à part.

Dieu a fait justice, et je peux parler. Eh bien! je... (Pendant ces quelques mots, on a vu Delmonte gravir péniblement le perron. Quand il entre en scène, lui et Mario sont seuls debout.) Lui!... lui!

DELMONTE.

C'est pour le repos de l'âme de Paolo Frediano que l'on prie en ce moment.

MARIO, reculant avec épouvante.

Vivant! vivant! (Pendant ces mots tout le monde s'est relevé.)

LE PODESTAT.

Eh! tenez, c'est lui, c'est Delmonte qui vous a annoncé que votre mariage était rompu, et voilà pourquoi vous avez commis ce crime.

MICAEL.

Delmonte est mon rival, ce qu'il a dit n'est que mensonge: jamais Frediano n'a songé à me retirer sa parole et je n'avais pas à me venger de lui.

LE PODESTAT.

Démentez donc la lettre qu'il écrivait à sa fille... Cette lettre, Andrea?

ANDREA.

Cette lettre!...

LE PODESTAT.

Donnez-la-moi. (La montrant à Micaël.) Frediano rompait à ja-

mais votre union, il vous bannissait de sa maison!.. Frediano, expirant, blessait son meurtrier... et vous êtes blessé à l'épaule, et vous ne pouvez pas dire quelle main vous a fait cette blessure.

VITERBI.

Mais tu ne trouves donc rien pour te justifier?

MICAEL.

Rien, mon père.

MARIO, hors de lui.

Rien! rien! c'est impossible! défends-toi; mais défends-toi donc, Micaël!.. puisque tu es innocent, toi! C'est au coupable seul à garder le silence et à baisser la tête.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure! c'est un homme, celui-là.

MARIO.

Mais parle donc, Micaël!

MICAEL.

Et que veux-tu que je dise, Mario, devant les preuves qui m'accablent!..

MARIO.

Mais défends-toi... défends-toi, mon frère! puisque c'est un autre qui est l'assassin! (Pendant toute cette scène, Delmonte, pâle et se soutenant à peine, porte la main sur sa blessure qui semble le faire souffrir.)

LE PODESTAT.

De quel autre parles-tu, Mario?

MARIO.

Moi... je... je n'ai rien dit... mon frère est innocent, voilà ce que je sais, ce que j'atteste devant Dieu! Micaël est blessé au bras; mais, s'il l'avait reçue dans une lutte contre la victime, eût-il montré cette blessure à tous les yeux? (Regardant Delmonte.) Non, non!..coupable, il l'aurait soigneusement cachée, cette blessure accusatrice; il n'eût appelé personne pour lui donner des soins, et, pour détourner les soupçons, il serait venu au milieu de ses amis et de ses frères, sur le lieu même du crime; affectant d'être calme et la main sur sa poitrine, pâle, tremblant, dévoré de terreur et de remords, il sentirait son secret s'échapper de son sein; il demanderait grâce!.. il tomberait à genoux!.. il s'accuserait lui-même! (Delmonte est en proie au plus grand trouble; il va s'agenouiller en effet, puis se redresse tout à coup.)

DELMONTE, froidement.

L'heure avance, monsieur le podestat, et les témoins sont prêts à renouveler leur déclaration.

MARIO, à part.

Oh! le misérable! le misérable!

LE PODESTAT.

Venez tous, c'est devant le corps de la victime que je dois interroger maintenant!.. Suivez-moi, Micaël. (Tout le monde sort excepté Mario et Viterbi.)

LE CHEVALIER, sortant avec le podestat.

Ah! si ce n'était pas un magistrat!

SCENE VII.

VITERBI, MARIO.

VITERBI.

Rien ne pourra sauver mon fils!

MARIO, à part.

Non, rien!

VITERBI.

Rien ne pourra sauver mon honneur!.. pourquoi vivrais-je maintenant?..

MARIO.

Mon père!.. oh! j'ai mal entendu, n'est-ce pas? cette affreuse pensée, ton âme ne l'a pas conçue... Mais regarde-moi donc... mais parle-moi donc!..

VITERBI.

Non. non; c'est trop de douleur et de honte à la fois, et je n'attendrai pas le jour de son supplice.

MARIO.

Mourir!.. tu veux mourir, parce qu'une sentence inique va frapper Micaël?

VITERBI.

Non, mais parce que mon fils a commis un crime infâme.

MARIO.

C'est faux, mon père!

VITERBI.

Parce que je ne veux pas qu'on dise : « Voyez-vous ce vieillard?.. c'est le père d'un lâche, c'est le père d'un assassin. »

MARIO.

Vous calomniez Micaël, vous qui devriez le défendre!

VITERBI.

Va, je ne l'accuserai pas longtemps. Ministre de Dieu, tu prieras bientôt pour lui et pour moi. (Il veut s'éloigner.)

MARIO.

Vous ne me quitterez pas ainsi, mon père, vous n'accomplirez pas cet horrible projet... mais songez-y donc, c'est un crime, mon père, un crime auquel vous pousse un désespoir insensé... Micaël n'est pas coupable!

VITERBI.

Assez!.. laisse-moi mourir!..

MARIO.

Il n'est pas coupable, vous dis-je! je le sais bien, moi, puisque je connais l'assassin.

VITERBI.

Que dis-tu?

MARIO.

Ah! malheureux!..

VITERBI.

Toi... toi... tu sais?..

MARIO.

Je n'ai rien dit, je ne sais rien, mon père, rien, rien...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDREA.

VITERBI, à Andrea qui entre.

Écoute, Andrea... il sait quel est l'assassin de ton père...

MARIO.

Non... non...

VITERBI.

Il peut le venger, il peut sauver mon fils, il peut arracher son frère à la mort...

MARIO.

Mon père, mon père!..

ANDREA.

Que dites-vous?

VITERBI.

Il le peut, te dis-je, j'en suis sûr... Mario, j'ai senti la conviction dans ta voix; je l'ai lu dans tes regards, tu peux sauver ton frère; Mario... rends-moi mon enfant!

MARIO.

Mon père, vous me torturez le cœur.

ANDREA.

Parlez, parlez! au nom du ciel.

MARIO.

Ah! vous me déchirez l'âme; mais je ne peux pas, je ne peux rien dire.

VITERBI.

Voyons, mon fils, mon fils bien-aimé, regarde... je suis à tes genoux, moi... ton père; je tends vers toi mes mains suppliantes... Mario, ne laisse pas mourir Micaël, ne me condamne pas au désespoir, aux larmes, à la honte! tu peux sauver ton frère, ne le tue pas comme Caïn a tué Abel! tu peux me sauver moi-même, Mario! ne sois pas parricide!

MARIO.

Parricide!.. moi!.. moi!.. Eh bien! je... (Au moment où il va parler, il se rappelle le devoir du confesseur et pousse un cri.) Ah!.. (Puis il dit à voix basse :) « Celui qui se confie au ministre de Dieu est « comme s'il se confiait à Dieu lui-même. »

VITERBI.

Parle donc!

MARIO.

Votre fils ne sait rien, mon père; Dieu seul peut sauver Micaël. (Andrea se relève lentement et rentre chez elle.)

VITERBI.

Qu'il le sauve!.. et qu'il te pardonne deux morts au lieu d'une! (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MARIO, puis DELMONTE.

MARIO..

Mon Dieu! à quelles dures épreuves vous mettez mon âme! Faut-il perdre à la fois et mon père et Micaël? Mon Dieu! vous qui connaissez ce qui se passe en moi, vous le voyez, ma volonté ne s'élève pas contre la vôtre... je n'hésite pas, je souffre; je ne délibère pas, je m'humilie; je n'oublie pas mon devoir, mais je pense à mon frère. Cet écrit qui le justifierait, le voilà!.. Ma vie s'échappera plutôt que mon secret; mais vous aurez pitié de nous, Seigneur, vous aurez pitié de nous!.. (Apercevant Delmonte qui entre.) Delmonte!

DELMONTE.

Vas-tu me demander de sauver ton frère?

MARIO.

Je veux te dire qu'au-dessus du tribunal qui condamnera Micaël, il y a un tribunal suprême... Celui-là n'a besoin ni de témoins pour convaincre, ni de voix qui accusent. Il sait et il juge; il voit et il frappe!.. Prends garde, Delmonte, prends garde! (Il sort.)

SCÈNE X.

DELMONTE, puis STEFANA.

DELMONTE.

Oui, c'est un compte à régler entre le Ciel et moi.

STEFANA.

Delmonte!...

DELMONTE.

Ma sœur?

STEFANA.

Tu vas m'accompagner.

DELMONTE.

Où donc?

STEFANA.

Devant les juges.

DELMONTE.

Et pourquoi?

STEFANA.

Je veux sauver Micaël.

DELMONTE.

Sauver? tu veux sauver Micaël?..

STEFANA.

Oui.

DELMONTE.

Tu es en délire... Mais tu ne pourras pas le sauver...

STEFANA.

Je le peux.

DELMONTE.

Tu sais qu'il aime Andrea?

STEFANA.

Oui.

DELMONTE.

Que si tu le justifies, ils seront l'un à l'autre.

STEFANA.

Eh bien! qu'il soit à elle, mais qu'il vive!...

DELMONTE.

Voyons, Stefana, quelle pensée t'anime en ce moment? Quel espoir peut te guider? Quelles preuves auras-tu de l'innocence de Micaël?

STEFANA.

Écoute donc : une preuve, une seule, s'élève contre lui et va le faire condamner. Le misérable, l'infâme qui a assassiné Frediano, a été blessé dans la lutte, et c'est la blessure dont Micaël ne peut dire la cause qui va le perdre.

DELMONTE.

C'est vrai.

STEFANA.

Eh bien! ce qu'il ne peut dévoiler, ce qu'il ignore lui-même, je le sais, moi!

DELMONTE.

Toi?

STÉFANA.

Et, c'est le remords et le désespoir dans l'âme, que je t'en fais l'aveu. Le jour où le crime a été commis, j'ai surpris Andrea et Micaël, j'ai entendu leurs paroles d'amour, leur serment d'être l'un à l'autre; alors ma tête s'est perdue : folle de jalousie et de douleur, je demandais vengeance au ciel!... Le ciel ne m'entendait pas... mais une arme était là... je l'ai prise... j'ai tiré sur Micaël...

DELMONTE.

Toi!...

STEFANA.

Mais si je l'avais tué, mon frère... oh! je le jure devant Dieu, je me serais tuée moi-même!

DELMONTE.

Tais-toi, tais-toi !..

STEFANA.

Et maintenant, tu comprends qu'il faut que j'aille trouver ses juges.

DELMONTE.

Tu n'iras pas.

STEFANA.

Il faut que je le justifie.

DELMONTE.

Tu n'iras pas!

STEFANA, voulant sortir.

Mais ils le condamneront!

DELMONTE, la retenant.

Stefana!

STÉFANA.

Je ne veux pas qu'il meure!..

DELMONTE.

Et moi, je veux que tu restes.

STEFANA, le repoussant de la main dont elle frappe la poitrine de Delmonte.

Arrière, laisse-moi passer, arrière.

DELMONTE, poussant un cri, et portant la main à sa blessure.

Ah!...

STEFANA.

Qu'as-tu donc?.. tu pâlis... tu chancelles... (Il tombe sur un banc.)

DELMONTE.

Non... rien... rien... c'est... ah!...

STEFANA, ouvrant l'habit de Delmonte.

Delmonte!.. du sang!... du sang!...

DELMONTE.

Non... non...

STEFANA.

Une blessure!...

DELMONTE.

Tais-toi! tais-toi, malheureuse!

STEFANA.

Une blessure que tu caches, et Frediano a blessé son meurtrier! malheureux!... ce meurtrier, c'est toi!...

DELMONTE, bas.

Veux-tu livrer ton frère?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIO.

MARIO, qui s'est approché d'eux.

Delmonte, persisteras-tu toujours à garder le silence?...

STEFANA, à Delmonte.

Mario! il sait donc...

DELMONTE.

Oui, mais il ne parlera pas, lui.

ACTE CINQUIÈME.

La plate-forme d'une citadelle : à gauche du public, la tourelle dans laquelle est l'escalier qui conduit au dehors. A gauche, les bâtiments. Au fond, le rempart à hauteur d'appui, laissant voir la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRISQUET, GINEVRA.

(Brisquet arrive du dehors. — Ginevra sort de l'intérieur des bâtiments.)

BRISQUET, arrêtant Ginevra.

Pardon... le gardien de la maison de ville m'a assuré qu'il avait vu entrer M. le chevalier de Montfleury, mon ex-maître?

GINEVRA.

Il est là, dans la salle d'audience, attendant comme tout le monde le jugement qui sera prononcé tout à l'heure contre Micaël Viterbi. Les juges délibèrent depuis plus d'une heure. (A part.) Stefana, qui n'a pas osé venir... elle compte les minutes.

BRISQUET.

Et vous êtes sortie avant de savoir...

GINEVRA.

La chaleur était suffoquante; mais je vais aller reprendre ma place.

BRISQUET.

Je voudrais bien...

GINEVRA.

Retrouver le chevalier? Tenez, le voilà, il sort de la salle d'audience. (Elle laisse passer le chevalier qui sort, et elle rentre à droite.)

SCÈNE II.

BRISQUET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas pu rester là-dedans : la colère m'étouffait. J'ai encore été forcé de déposer contre Micaël. Ah! si un autre avait soutenu la moitié de ce que je viens de dire, avec quel plaisir je lui aurais crié : Vous mentez, lâche coquin que vous êtes! vous mentez! Mais c'est moi qui parlais, et il ne s'est pas trouvé là un homme de cœur capable, pour me faire taire, de me donner un bon coup d'épée!

BRISQUET.

Ils vont donc le condamner, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui! mais je ne laisserai pas tuer ce brave garçon-là.

BRISQUET.

Que ferez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je le sauverai.

BRISQUET.

Comment?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien, mais je le sauverai; j'irai pendant la nuit scier les barreaux de son cachot; j'irai lui porter une échelle de corde; je mettrai le feu à sa prison; je tuerai ses gardiens; enfin, pour le tirer des griffes qui le tiennent, j'userai du fer, du feu, de la corde, de tout!

BRISQUET.

Monsieur veut-il me permettre de risquer une idée?

LE CHEVALIER.

Tu as donc des idées, toi?..

BRISQUET.

Si monsieur le chevalier essayait plutôt de...

LE CHEVALIER.

De quoi?

BRISQUET.

De l'argent.

LE CHEVALIER.

Pour gagner les gardiens... Oui, c'est une idée cela.. mais de l'argent, il faudrait en avoir.

BRISQUET.

Vous en avez.

LE CHEVALIER.

Où ça?

BRISQUET, lui donnant une lettre.

A l'ambassade de France; et voilà une lettre qui vous l'annonce.

LE CHEVALIER.

Une lettre! donne. (Lisant.) Ah! bah! cinq cent mille livres!

BRISQUET.

Cinq cent mille livres!

LE CHEVALIER.

Cette lettre est de mon pendu.

BRISQUET.

Du pendu? est-ce qu'il aurait recommencé, Monsieur? C'est qu'à ce coup-ci la corde serait bonne!

LE CHEVALIER.

Il me mande qu'il a fait une immense fortune...

BRISQUET.

Ah!

LE CHEVALIER.

Qu'il a considéré comme un apport d'associé l'argent que je lui ai donné; et, comme il a gagné un million, il m'en envoie la moitié.

BRISQUET.

La moitié! la moitié à vous, Monsieur? Ah! l'honnête homme, le digne homme! brave pendu, va!

LE CHEVALIER.

Me voilà redevenu riche! riche! moi! mais je peux sauver Micaël! j'ai cinq cent mille francs... j'ai cinq cent mille francs!.. Diable! je te dois déjà plus que ça, à toi?..

BRISQUET.

Oh! oh! Monsieur... moi... ça n'est pas sérieux...

LE CHEVALIER.

Comment, pas sérieux! une dette de jeu... une dette d'honneur!..

BRISQUET.

Mais, Monsieur, je les aurais perdus, que je ne les aurais peut-être pas payés intégralement.

LE CHEVALIER.

Toi, c'est possible; mais moi, le chevalier de Montfleury, je n'accepterai pas votre aumône, monsieur Briquet; que diable! mon garçon. tu ne peux pas me donner des gages pour être à mon service.

BRISQUET, *inventant un mensonge.*

Monsieur, ça n'est pas une aumône... c'est...

LE CHEVALIER.

Quoi?

BRISQUET.

C'est une restitution...

LE CHEVALIER.

Comment? cet argent est bien à toi, tu me l'as gagné.

BRISQUET.

Monsieur ne l'a pas perdu.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends pas, explique-toi.

BRISQUET.

Je trichais, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me trichais, toi, misérable?..

BRISQUET.

Je croyais que Monsieur ne payerait jamais... je trichais pour l'honneur.

LE CHEVALIER.

Et je ne m'en suis jamais aperçu... J'étais donc ta dupe?..

BRISQUET.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'étais un sot, un niais?

BRISQUET.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER, furieux.

Enfin, tu riais à mes dépens, tu te moquais de moi, misérable?

BRISQUET.

Oui, Mons... c'est-à-dire... (A part.) Ça prend! ça prend!

LE CHEVALIER.

Avec cet air naïf et bête... tu as pu... (Le regardant en face.) Où as-tu appris à voler au jeu?..

BRISQUET, se trahissant.

Voler... moi!..

LE CHEVALIER.

Ah! tu t'es trahi! je devine, mon pauvre Brisquet, tu ne m'as pas triché. Afin de triompher de ma fierté, tu t'accusais d'une vilaine action. Tu es un brave garçon, un honnête cœur. Tiens, donne-moi ta main, Brisquet.

BRISQUET.

Ah! Monsieur...

LE CHEVALIER.

Je te garde à mon service, entends-tu? je te garde.

BRISQUET.

Et vos cinq cent mille livres avec?

LE CHEVALIER.

Non... mais pour Micaël... pour lui... Oh! rien que pour lui, je te dirai: Donne-moi, non, prête-moi dix, quinze, vingt mille livres, et si je ne te les rends pas dans ce monde, mon brave Brisquet, Dieu t'en tiendra compte dans l'autre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GINEVRA.

BRISQUET.

On sort de l'audience; le jugement doit être prononcé.

LE CHEVALIER, à Ginevra qui entre.

Eh bien?

GINEVRA.

Condamné,.. (A part.) Comment l'apprendre à Stefana? (Elle sort.)

LE CHEVALIER.

Brisquet!..

BRISQUET.

Monsieur?..

LE CHEVALIER

Va m'attendre en bas. Je puis compter sur toi?

BRISQUET.

Et sur cinq cent mille livres.

LE CHEVALIER, reconduisant Brisquet.

C'est bien entendu... sache le nom du geôlier de Micaël; dis-lui de m'attendre avec toi, devant le calvaire, et, quand j'aurai revu Micaël, quand je lui aurai fait part de mon projet, j'irai

te rejoindre. Va, mon brave Brisquet, va. (Brisquet sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, DELMONTE.

DELMONTE, venant de droite et qui a pu entendre.

Prenez garde, chevalier, si un autre que moi vous avait entendu... Vous voulez sauver Micaël?

LE CHEVALIER.

Oui.

DELMONTE.

Le faire évader en gagnant son gardien?..

LE CHEVALIER.

Oui... mais celui qui a surpris mon secret ne le trahira pas.

DELMONTE.

Vous trahir, moi?... suis-je donc l'ennemi des Viterbi?

LE CHEVALIER.

Vous étiez le rival de Micaël.

DELMONTE.

C'est vrai; mais Micaël, condamné comme assassin du père d'Andrea, est-il un rival à présent?

LE CHEVALIER.

Il est innocent!

DELMONTE.

Je le crois comme vous... mais cette condamnation ne sépare-t-elle pas à jamais Micaël de la fille de Frediano?... Devant de telles infortunes, d'ailleurs, toutes les jalousies, toutes les haines se taisent... Vous voulez que Micaël échappe à la mort; je désire, autant que vous, voir Micaël loin de ce pays. Eh bien! si, pour arriver plus sûrement à notre but, mon concours était utile, je vous l'offre.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure! c'est parler cela. Touchez là. De ce moment, vous êtes mon ami. Voyons, que me conseillez-vous de faire?... J'ai de l'argent, c'est-à-dire,.. mon domestique en a et il m'en prête... combien pèse la conscience d'un geôlier calabrais?

DELMONTE.

Quelques mille livres, et Jacobi laissera fuir Micaël; mais il faut attendre la nuit, préparer les moyens d'évasion, car vous serez poursuivi...

LE CHEVALIER.

Je vais voir ce Jacobi. Une fois d'accord avec lui, nous nous occuperons d'avoir des chevaux.

DELMONTE.

Je m'en charge.

LE CHEVALIER.

A merveille! choisissez les plus rapides; ne vous arrêtez pas au prix, mon domestique n'y regardera pas; nous nous retrouverons au pied du calvaire.

DELMONTE.

C'est convenu.

LE CHEVALIER, lui tendant la main.

A tout à l'heure, mon cher Delmonte; je vais acheter le geôlier, je vais acheter les soldats, je vais acheter tout le monde, et le premier qui refuse de se vendre, je me bats avec lui et je le tue... A tout à l'heure!

DELMONTE, apercevant Stefana.

Ma sœur! à tout à l'heure, chevalier... (Le chevalier sort.)

SCÈNE V.

DELMONTE, puis STEFANA.

DELMONTE.

Elle ici! que viens-tu faire?

STEFANA.

Ils l'ont condamné, tu le sais.

DELMONTE.

Oui; mais écoute, Stefana, écoute... On prépare un projet d'évasion... Ce soir Micaël peut être libre.

STEFANA.

Ce soir Micaël sera mort: aujourd'hui, avant le coucher du soleil, la sentence sera exécutée.

DELMONTE.

Aujourd'hui!

STEFANA.

On dresse l'instrument du supplice à la place même où fut commis le meurtre. Tu la connais, cette place...

DELMONTE.

Tais-toi.

STEFANA.

Je me suis traînée aux pieds des juges tout à l'heure en criant: Au nom de la justice, ne le tuez pas... Cette blessure, c'est moi, entendez-vous, moi qui la lui ai faite dans un accès de jalouse fureur!.. « Une preuve, me disaient-ils, donnez-nous une preuve. » Je n'en avais pas d'autre que mon désespoir et mes larmes... « Vous mentez pour sauver votre amant.. » Et ils m'ont repoussée... Alors, dans un dernier accès de désespoir: Non, vous ne tuerez pas l'innocent! me suis-je écriée... et j'allais nommer le coupable.

DELMONTE.

Malheureuse!

STEFANA.

Mais, à ce moment, l'image de ma mère s'est offerte à mes

yeux, et je me suis tue... Je suis accourue à toi, Delmonte, je ne dénoncerai pas le fils de ma mère... Mais, toi, tu ne laisseras pas mourir Micaël!.. Ne feras-tu rien pour le sauver, rien?

DELMONTE.

Que faire?

STEFANA.

Tu me le demandes?.. Eh bien! voilà ce que je ferai, moi!.. A cinq heures, Micaël doit mourir à cinq heures, je serai morte.

DELMONTE.

Stefana, tu es folle.

STEFANA.

Et toi, tu es lâche! oh! oui, bien lâche... Tu as donné la mort et tu n'oses pas mourir!

SCÈNE VI.

STEFANA, DELMONTE, ANDREA, UNE SERVANTE D'ANDREA.

(Au moment où Stefana va sortir, elle s'arrête en voyant Andrea sur le seuil de la porte, à gauche.)

STEFANA.

Andrea!

DELMONTE.

Andrea ici!..

ANDREA.

Micaël a été déclaré coupable par les hommes... Micaël est innocent devant Dieu et pour moi. Il a voulu me voir... je suis venue. Si rien ne le sauve, à l'heure suprême je serai au pied de l'échafaud, et ma voix s'unira à celle du prêtre.

DELMONTE, à Stefana.

Tu l'entends, elle l'aime toujours!..

ANDREA.

Taisez-vous, Delmonte, taisez-vous; ne parlez pas de mon amour, trop de larmes et trop de sang ont coulé; mais à côté de l'image sainte et vénérée de mon père, l'image de Micaël restera dans mon cœur comme un doux et pieux souvenir. Au fond du cloître où j'irai cacher ma douleur et finir ma vie, je ne séparerai plus Micaël de Frediano. (A Stefana.) Je connais tes efforts pour le sauver... on n'a pas voulu te croire... et tu n'as pu réparer le mal que tu avais fait... Mais tu pleures, tu te repens, Dieu te pardonnera.

STEFANA, à part, en s'éloignant.

Je ne me pardonnerai pas, moi! (Andrea entre à droite. Stefana sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

DELMONTE, puis MARIO.

DELMONTE, avec rage.

L'amour d'Andrea va le suivre jusqu'au pied de l'échafaud!..

Qu'il reste ce qu'en ont fait le hasard et la justice : le meurtrier de Frediano! Andrea le pleurera; mais il lui faudra dérober ses larmes. Stefana, je ne la quitterai plus, elle n'exécutera pas son projet insensé. (Apercevant Mario qui est rentré sur les derniers mots.) Mario!..

MARIO.

La place du frère n'est-elle pas près de son frère?.. La place du prêtre n'est-elle pas près du condamné?..

DELMONTE.

Ah! vous savez?..

MARIO.

J'étais resté prosterné au pied de l'autel, demandant au Seigneur de faire descendre un rayon de sa céleste lumière dans l'esprit des juges... tout à l'heure, une femme est venue s'agenouiller à mes côtés; cette femme demandait avec des sanglots le pardon de Dieu... elle allait commettre un crime... cette femme, c'était ta sœur... Elle m'a appris la sentence; elle voulait, m'a-t-elle dit, mourir avec celui qu'elle n'avait pu sauver, et qu'elle aussi savait être innocent. (Mouvement de Delmonte.) Rassure-toi, Stefana vivra, elle me l'a promis... elle vivra, car à présent elle espère.

DELMONTE.

Elle?

MARIO.

Oui, un miracle est possible, et ta sœur a compris que trop en douter, c'est douter de Dieu, qui n'a pas condamné Micaël et qui nous met encore une fois en présence l'un de l'autre, Delmonte, ces paroles sont les dernières que je t'adresse... Le supplice s'apprête, l'échafaud s'élève sur la place même où tu as commis le crime. Mon frère, tu le vois, est déjà bien avant dans la mort; il ne reste plus à ta conscience ni le temps ni le doute; elle doit enfin te parler! Eh bien! il s'offre un moyen de salut, et pour toi et pour Micaël... Écoute, je vais demander un sursis... je l'obtiendrai, quand j'affirmerai aux juges que je connais l'assassin de Frediano, quand je m'engagerai à livrer son nom, à donner la preuve de son crime.

DELMONTE, effrayé.

Vous?

MARIO.

Oui, mais pas avant trois jours, comprends-tu, trois jours!.. Ce délai suffira pour te mettre à l'abri de toutes poursuites, de toutes craintes, et, dans trois jours, relevé par toi du secret imposé par le devoir, je sauverai Micaël! Tu hésites encore? Delmonte, l'autre soir, abattu et suppliant, tu me demandais un secours qui soutînt ton corps affaibli par ta blessure, une prière qui rassurât ton âme contre le juste effroi dont elle était saisie. J'ai rappelé en toi la vie qui allait s'éteindre, et j'ai prié. Tu étais à mes genoux, et je faisais descendre sur toi le pardon du Seigneur. Je suis aux tiens. Grâce pour mon frère! grâce pour

mon père, qui ne survivra pas à sa douleur, à sa honte! (Mouvement de Delmonte.) Ah! le miracle que je demandais à Dieu.... ce miracle s'accomplit, ma voix a touché ton cœur... tu vas me délier de mon serment... tu vas partir, et, dans trois jours, je pourrai parler... Oh!.. (Avec des sanglots.) je pourrai parler, n'est-ce pas?.. je pourrai rendre un fils à son père...

DELMONTE.

Et un fiancé à Andrea... jamais!

MARIO.

Oh! je lis dans ton cœur. Mon frère, appliqué à la torture, te ferait sourire, le oui arraché par le bourreau réjouirait ton âme; l'exécution venue, tu n'y manqueras pas, tu épieras le dernier soupir, tu tiendras à ne pas te retirer sans être bien sûr que ton second mort n'en reviendra pas.

DELMONTE.

Que dis-tu?

MARIO.

Je dis : Ton second mort; n'est-ce pas là encore un asssassinat?

DELMONTE.

Peux-tu le comparer à celui dont tu m'as obtenu le pardon?

MARIO, se relevant.

Malheureux! avec l'hypocrisie du repentir et la lâcheté du mutisme, tu prétends aller impunément du crime à l'absolution et de l'absolution au crime! Tu n'as donc pas songé que la Providence peut faire éclater tout à coup des preuves qui retomberaient sur toi et t'écraseraient?

DELMONTE.

Eh bien! alors, je saurais fuir...

MARIO.

Tu fuirais!.. Mais le poignard dont tu as frappé le cœur de Frediano, tu l'as enfoncé en même temps dans le tien. Le coup est mortel, la blessure incurable; tu l'emporteras partout : le jour, la nuit, à toute heure, en tous lieux, Frediano et Micaël t'apparaîtront... leurs spectres se dresseront devant toi, te poursuivront partout, jusque dans le saint temple où tu chercheras un asile; tu verras toujours couler leur sang... tu croiras entendre sans cesse : « Il m'a tué par le fer; il m'a tué par le silence! » Tu voudras te dérober à tes deux victimes comme à tes terreurs! vaine tentative! Tu auras aussi la torture! le remords! ton supplice, celui de toi contre toi-même! Alors, sans repos, sans sommeil, tu demanderas à Dieu la mort qui serait l'oubli, et Dieu te laissera la vie qui sera le châtiment!..

DELMONTE, se traînant à ses pieds.

Pitié!

MARIO.

Va-t'en! l'heure fatale va sonner... laisse-moi prier avec l'in-

nocent. Ne souille pas par ta présence la sainteté du dernier adieu; cours à la place où tomba la première victime, va attendre l'autre, je te l'amènerai, moi!... moi!!.. assassin de Frediano, va-t'en! bourreau de Micaël, va-t'en! meurtrier de mon père, va-t'en! va-t'en!... (Et, en parlant ainsi, Mario a marché sur Delmonte, qui a reculé devant lui et qui s'enfuit écrasé par sa malédiction.)

SCENE VIII.

MARIO, MICAEL.

(Au moment où Delmonte disparaît à gauche, Micaël paraît à droit, et sous la surveillance de deux gardiens et suivi de soldats. A la vue de Mario, Micaël étend les bras vers lui et l'appelle.)

MICAEL.

Mario! Mario!

MARIO, allant à lui.

Micaël!

MICAEL, à un gardien.

Remerciez, je vous prie, le digne prêtre qui devait m'assister en chapelle... et dites-lui que mon frère ne me quittera plus... Mario, tu auras du courage?..

MARIO.

Oui, frère. (A l'autre gardien.) Laissez-nous, mon ami... ce qui va se dire ici... Dieu seul doit l'entendre. (Le gardien s'incline, et va se placer en dehors de la porte à gauche, suivi des soldats. Restés seuls, les deux frères se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

MICAEL.

Je savais bien que tu viendrais, je comptais sur toi, frère, quand tu quittais le cloître de San-Geronimo, tu croyais avoir un bonheur à consacrer; mais comme un autre ne devait pas bénir mon union, un autre ne doit pas recevoir mon dernier soupir. Tu le recueilleras, tu en auras la force... car tu m'aimes, Mario, tu m'aimes comme je t'aimais. Oh! non, ta tendresse était plus vive, plus profonde... et je te demande pardon.

MARIO.

Pardon... et qu'ai-je à te pardonner?

MICAEL.

Ah! j'ai été bien cruel envers toi. Je devinais, je comprenais ta souffrance, et mon amour égoïste a feint de ne rien deviner, de ne rien comprendre. (A mi-voix.) Tu aimais Andrea, et, pour qu'elle fût à moi, tu t'es voué à Dieu... tu t'es sacrifié à mon bonheur.

MARIO.

Tais-toi, tais-toi, Micaël, ne me parle pas de ce sacrifice d'autrefois. Il en est un que je souhaiterais avoir le droit de te faire... c'est plus qu'un amour passager, plus que ma vie, c'est le salut de mon âme, c'est mon âme elle-même que je donnerais pour t'arracher à la mort...

MICAEL.

Calme-toi, Mario, et promets-moi de vivre pour consoler notre père; dis-lui qu'Andrea m'a laissé toucher sa main, et que tu n'as jamais douté de moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VITERBI.

VITERBI.

Douter de toi, lui... Mario? impossible! il connaît le coupable.

MICAEL.

Lui!

MARIO, hors de lui.

Taisez-vous, taisez-vous, mon père!

VITERBI.

Micaël, ce n'est pas la justice des hommes qui te condamne et t'envoie à la mort... c'est lui... c'est Mario... c'est ton frère!

MICAEL, à Mario.

Tu connais l'assassin de Frediano?..

MARIO.

Eh bien! oui, oui, je le connais!

MICAEL.

Et tu ne le nommes pas?..

MARIO.

Dis-moi donc, Micaël, dis-moi si tu le nommerais à ma place.... Et vous, mon père, ne torturez plus le cœur de votre fils; ayez un peu de pitié... souvenez-vous que je l'aime, qu'il est l'image de ma mère, que la pensée de sa mort me rend fou... Vous êtes mon juge après Dieu, écoutez-moi, et si vous me dites : « Sois à jamais maudit, sois à jamais perdu, mais parle pour sauver ton frère... » eh bien! je parlerai, je le sauverai.

VITERBI.

Ah! enfin!

MICAEL.

Que signifie?..

MARIO.

Une nuit je demandai l'hospitalité dans la maison d'un homme qui allait mourir... A l'aspect de ma robe, il tomba devant moi à deux genoux, il cachait une horrible blessure : cet homme, c'était l'assassin de Frediano. Il m'avoua son crime, mais sous le sceau du secret. Il me remit un écrit avec la liberté de livrer son nom à la justice, le jour où il aurait succombé... Cet homme est vivant... cet aveu, il ne l'a pas fait à ton frère, Micaël, à votre fils, ô mon père, mais au serviteur de Dieu, et révéler ce secret, c'est plus qu'un crime, c'est un sacrilége!... Prononcez maintenant, et, si vous l'ordonnez, je parlerai : pour

la vie de Micaël, Mario donnera son salut, Mario donnera son âme!

MICAEL, se jetant dans ses bras.

Ne parle pas, Mario, ne parle pas...

MARIO.

Et toi, mon père? (Viterbi se cache la tête dans ses mains et pleure.) Ah! tu ne menaces plus, tu pleures! tu ne me condamnes plus, tu pleures!.. à genoux, Micaël!.. à genoux tous les deux devant le vieillard qui ne veut pas racheter la vie d'un de ses fils au prix du salut de l'autre. Bénissez-nous, mon père, priez our vos deux fils qui vont mourir ensemble... l'un victime e l'erreur; l'autre, martyr du devoir. (Les deux frères se mettent à enoux devant Viterbi qui étend les mains vers eux.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

VITERBI.

Seigneur! il ne reste donc plus d'espoir?...

LE CHEVALIER, entrant sur le dernier mot.

Hélas! non, plus d'espoir!...

TOUS.

Montfleury!...

LE CHEVALIER.

Et il n'y a qu'un instant, je croyais tout sauvé...

TOUS.

Comment?..

LE CHEVALIER.

Le diable s'en est mêlé, j'en suis pour mes peines et l'argent de Brisquet...

MARIO.

Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER.

J'avais acheté cinq cents pistoles le gardien de la prison, ça n'était pas trop cher... j'avais acheté les vingt hommes de garde chargés d'accompagner le condamné... j'avais acheté tout le monde enfin.

MARIO.

Eh bien?

VITERBI ET MICAEL.

Achevez...

LE CHEVALIER.

Eh bien! j'ai été trahi, dénoncé, et au lieu de vingt hommes de garde, on vient de nous en envoyer cent autres, et les voilà qui viennent.

MARIO.

Déjà!

MICAEL.

Recevez mes adieux, chevalier.

VITERBI.

Micaël!

MICAEL, tombant dans les bras de son père.

Du courage, mon père, du courage!.. j'ai revu tous ceux que j'ai aimés... j'aurais voulu revoir aussi, pour leur pardonner, ceux qui furent mes ennemis... Stefana... Delmonte... (Il fait un mouvement pour sortir avce son escorte.)

TOUS.

Delmonte!..

LE CHEVALIER.

Delmonte! mais c'est lui, le misérable, lui qui a livré mon plan, dénoncé mon projet!...

MARIO.

Lui!...lui!...

LE CHEVALIER.

Et si vous tenez absolument à le voir... je vais vous le faire apporter... car il ne marche plus, je viens de le tuer.

MARIO.

Mort!... Delmonte est mort!... Entendez-vous, mon père... entends-tu, Micael, il est mort! il est mort!... Arrêtez... arrêtez!...

LE CHEVALIER.

Qu'a-t-il donc?

MICAEL.

Mario!

MARIO.

Vous... vous ne me trompez pas... n'est-ce pas?... Ah! je veux le voir... je veux le voir...

LE CHEVALIER.

Tenez.... voici nos témoins qui l'apportent...

MARIO.

Ah! Mica ëlest sauvé, mon père

TOUS.

Sauvé?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANDREA, GARDES, STEFANA et les gens qui portent Delmonte.

ANDREA, entrant.

Sauvé!

STEFANA.

Mario, tu peux parler, maintenant... (Elle lui montre le corps de Delmonte et s'agenouille auprès de lui.)

MARIO, la main sur la poitrine de Delmonte.

Oui!... Mort!... Cet homme est l'assassin de Frediano, et voici la preuve de son crime. (Sortant la déclaration de son sein, il la donne au podestat.)

LE PODESTAT, après avoir lu.

Oui, c'est la justification de Micaël. (Aux gardse.)

VITERBI.

Mon fils est sauvé!

LE CHEVALIER, à Mario.

Vous étiez donc dépositaire de cet aveu?...

MARIO.

Mon devoir m'imposait le silence.

LE CHEVALIER.

Je comprends... Alors, c'est un joli coup d'épée que j'ai donné là!

76089

FIN.

N.º d' invent: 94 7

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

Digitized by Google